

# archinoir

3

Du mouvement des occupations  
à l'occupation des mouvements  
dans le mouvement

préoccupant les mouvements occupés

par le mouvement de l'histoire mouvante

et émouvante de

mon cul

# Luttes de classes et mouvement révolutionnaire

Actuellement, toute la ligne du mouvement révolutionnaire est en train de se transformer.

La radicalisation du mouvement réel de la bourgeoisie s'oppose (à une vitesse folle) à la radicalisation du mouvement réel du prolétariat, de telle façon que le mouvement révolutionnaire qui, depuis mai 68, s'était décomposé, atomisé, émietté, figé à la vitesse du temps de la survie, semble vouloir se recomposer, se restructurer selon ses exigences internes, vis à vis de la victoire totale et tautologique du pouvoir sur tous les plans, ainsi qu'à la faveur des grands éclatements sociaux qui ont permis de connaître les endroits où frapper (la théorie radicale). En cette situation, tous les groupes (ou ce qui en reste) et les individus du même type, se posent un certain nombre de problèmes, dont la résolution est un préalable minimum à l'accélération qualitative et quantitative de la reconstruction du mouvement révolutionnaire ; en particulier :

- la signification des grèves sauvages et leur sens
- la situation du mouvement étudiant
- la pratique possible révolutionnaire des groupes autonomes et ses fondements.

Ce texte n'est uniquement qu'un texte provisoire d'un groupe de camarades à l'intérieur du réseau d'I.C.O. et d'autres réseaux ; il ne postule que son dépassement ; il n'est qu'une

contribution au débat plus ou moins amorcé ; mais il nous semble la somme d'un certain nombre de conditions minimum pour pouvoir aller plus loin.

En mai, le mouvement étudiant (plus exactement une fraction) a provoqué l'étincelle du vaste mouvement à l'échelle nationale qui a suivi (en le révélant) ; celui-ci, jusqu'à maintenant, n'est repris en charge que par le mouvement ouvrier, du moins par des noyaux de la classe ouvrière. C'est ce dont nous allons commencer par discuter.

## LE MOUVEMENT OUVRIER :

Faire une analyse des rapports de force au sein de la classe ouvrière, entre le mouvement ouvrier et les pouvoirs, n'est pas pour nous une analyse universitaire. Il s'agit de comprendre les rapports de force pour savoir dans quel sens vont les forces, quelles sont leurs manifestations, et où situer la réalisation de nos désirs ; c'est-à-dire réaliser efficacement nos désirs, c'est-à-dire mener une pratique politique radicale. L'enjeu est de taille.

Il ne s'agit donc pas de partir d'une analyse économique, ou d'une analyse des rapports de production capitalistes actuels ; il ne s'agit pas non plus de partir d'une analyse des appareils politiques et syndicaux ; mais bien d'une ana-

lyse de l'état actuel de la lutte entre les classes.

A) Pour tout ce qui est à gauche du P.C. (du PSU aux conseillistes en passant par l'IS) le mouvement serait en train de se recomposer à la faveur de formes de luttes nouvelles, ou qu'il serait en train de redécouvrir : les occupations d'usines qui seraient le signe de son regain de combativité ainsi que de la conquête de son autonomie, et qui se manifesterait malgré et même contre les syndicats.

Nous ne sommes pas d'accord avec cette position pour un certain nombre de raisons .

Tout d'abord, les occupations d'usines sont la concrétisation du vieux mythe stalinien de 1936.

Qui occupe ? les travailleurs ou les syndicats ? Les syndicats se préparant ainsi à la gestion-occupation de la vie industrielle, ce qui est leur intérêt de couche sociale.

Qui luttait en mai 68 sur les barricades et dans les rues ? Des jeunes ouvriers qui n'occupaient pas l'usine et qui avaient profité de la grève pour se barrer de l'usine. Ceux qui y restaient s'y faisant chier.

B) Les grèves sauvages qui déferlent sur l'Europe industrielle depuis plusieurs années sont à comprendre à plusieurs niveaux ; le niveau de continuation du processus capitaliste et le niveau de rupture avec ce processus.

- a) d'une part, elles expriment un des moments du capital en transformation : le passage d'un capitalisme encore archaïque vers un capitalisme cybernétisé, dans lequel les organes de gestion deviendront de plus en plus les syndicats. Cela s'exprime par les revendications des syndicats (régionalisation, droit syndical dans l'entreprise, entrée dans les conseils économiques, régionaux, administratifs, culturels, etc...) et par leur essai de prise en mains des usines afin d'accélérer le processus d'où sort leur principal pouvoir. Cela a commencé en 1936... Effectivement l'occupation d'une usine est l'occupation d'un lieu de TRAVAIL, d'un lieu d'aliénation : l'apprentissage de l'autogestion des usines par les occupations n'est que l'apprentissage de l'autogestion de la misère, de la séparation (usines/extérieur de l'usine ; usines/facultés/préfectures/rues, etc...) C'est une pratique syndicale. Les jeunes prolos radicaux se foutent d'autogérer ces prisons (les syndicats font tout d'ailleurs pour que tout soit préservé). Les occupations d'usines sont donc l'expression d'un changement des structures capitalistes, changements accélérés par l'action de la couche syndicale, dont les occupations d'usines sont surtout le moteur.

Ce qui ne veut pas dire que ces grèves « sauvages » avec occupations soient déclenchées uniquement par les syndicats. Non, elles peuvent être déclenchées par la « base » ; car elles

expriment également le mouvement ouvrier encore parcellaire, pas encore conscient de son existence de mouvement, pas encore détaché de ses idéologies, pas encore conscient de n'avoir rien à faire avec cette merde-là ; et se faisant encore baiser la gueule dans ses tentatives d'autonomie.

Les occupations d'usines expriment donc :

- les intérêts inconscients du capital
- les intérêts de la couche syndicale
- l'existence encore parcellaire du mouvement ouvrier
- les premières manifestations, donc obligatoirement mystifiées, du mouvement ouvrier.

- b) l'autre niveau, plus important et plus intéressant pour le mouvement révolutionnaire, est le niveau de rupture d'avec les pouvoirs (le pouvoir actuel et les pouvoirs futurs déjà en gestation).

Ce qui était intéressant dans les usines en mai-juin 68, c'était peut-être surtout qu'on y jouait de l'accordéon, qu'on y jouait, qu'on y buvait, etc..., évidemment cela était limité (d'une part, les syndicats qui occupaient, d'autre part quelques ouvriers qui détournaient un peu l'usine, c'est-à-dire qui s'en servaient un petit peu pour eux).

Ce qui est très intéressant dans les grèves « sauvages » qui se déroulent un peu partout actuellement, c'est la facilité avec laquelle les jeunes prolos arrêtent de travailler. Ce qui est positif, c'est que de plus en plus, des mouvements sporadiques, éphémères sauvages de grève, par atelier ; par petits groupes, puis soudainement au niveau d'une boîte, se déclenchent avec de moins en moins de justifications d'ordre syndical ou politique, ou gauchiste. Il est de plus en plus net que c'est une critique en actes du travail qui s'instaure ainsi. Il nous semble très clair que les syndicats ont de plus en plus de mal à justifier, à contrôler ces mouvements d'arrêts de travail (et donc ensuite à occuper l'usine) car il s'agit d'arrêts de travail pour le plaisir d'arrêter le travail et de sortir de l'usine. (les syndicats emploient d'ailleurs cet argument de plus en plus dans leurs tracts, afin là, car « il faudra produire, n'est-ce pas ? »). de dénoncer la mauvaise tenue de ces grèves-

De plus en plus, il s'agit de faire grève afin de ne plus bosser, afin d'avoir plus de temps pour aller à la pêche, pour baiser, aller voir des copains pour boire un canon, etc... (comportement à la fois décrié par les centrales syndicales et les périphères gauchistes.) Ce qui prouve que ce n'est pas une simple réaction passive, mais bien une radicalisation des désirs d'une couche de plus en plus importante de la classe ouvrière, et que cela s'accompagne d'une pratique complémentaire en temps de travail : le sabotage (se systématisant) du travail et de son organisation, non plus à partir de mots d'ordres syndicaux ou politiques,

mais à partir des désirs de ne plus se faire chier, de bosser le moins possible, d'aller voir les filles de la chaîne d'à côté, de ne plus supporter les flics contremaitres, de déconner au maximum, bref, à partir des désirs quotidiens contre les séparations, le travail, le sacrifice, etc... (on n'a qu'à voir le nombre de jeunes prolos - nombre de plus en plus important - quittant leur boîte au bout de 15 jours, allant dans une autre, d'où ils se refont vider, puis ne faisant rien 3 semaines, puis allant encore dans une autre boîte, etc...). C'est donc vivre plus intensément qui intéresse cette couche de jeunes prolos.

Ce qui aussi est très intéressant, c'est que le mouvement ouvrier semble s'étendre de plus en plus nettement vers l'extérieur de l'usine : les grèves sauvages se traduisent généralement par des bagarres plus fréquentes dans les cafés, dans la rue, par toute l'occupation de tout le réseau social (et ceci contre les syndicats) : gares, préfectures, journaux, rues, places publiques, immeubles, etc... Ce qu'il faudrait étudier, c'est donc comment se fait cette extension à tout le réseau social urbain. (effectivement, puisqu'il y a grève, les syndicats restent à l'usine, et les jeunes étant dans la rue, tout est possible ; et effectivement on a pu voir dernièrement en Italie, comment c'est bien dans la rue (et partout) que le problème de la lutte réelle se pose, et a été posé par les jeunes qui n'avaient rien à foutre et n'étaient pas dans l'usine, ayant profité des grèves pour se barer des usines).

C) Par rapport à cela, on peut faire un schéma assez simple des tactiques et des buts des organisations syndicales et politiques de gauche :

- a) le P.C.-C.G.T. déjà en place dans les conseils d'entreprise, dans les conseils d'administration, conseils régionaux, conseils de ceci, ou de cela, etc..., ont donc déjà un pouvoir important, à côté du Patronat et de l'Etat. Sont donc très mous et freinent les grèves ; n'ont pas intérêt à réclamer plus de pouvoir, c'est tout.

- b) le P.S.U.-C.F.D.T. (Cahiers de Mai) pas encore totalement en place (il n'y a d'ailleurs pas assez de places) ; d'où poussent les grèves, participent même aux grèves sauvages ; veulent la transformation du système capitaliste actuel en société gérée technocratiquement, et où « l'autogestion » serait leur pouvoir. Leurs luttes tendent déjà à aménager un double pouvoir au cas où ça ne marcherait pas. Jouant sur l'opposition base-direction, direction réformiste, mais base du syndicat avec tous dans la lutte, pour asseoir leur prestige. C'est la tendance la plus dangereuse actuellement. Oppose au Patronat un double pouvoir syndical technocratique décentralisé, à la base, dans les boîtes, les régions, etc...

c) les Gauchistes semblent être les P.S.U.-C.F.D.T. du mouvement étudiant ; en mouvement ouvrier, sont des mouches à merde qui font broum, brr, brr, autour de la moindre agitation ; voudraient supprimer le patronat pour installer un double pouvoir technocratique-administratif centralisé.

- d) les Conseillistes produisent des fantasmes.

D) Le mouvement ouvrier révolutionnaire va désormais savoir (et c'est ce que pratiquement accélèrent actuellement les groupes d'ouvriers radicaux) qu'il n'a rien à voir avec le mouvement des occupations ;

que 1) effectivement il ne peut pas ne pas en passer par là, mais que cela n'est qu'un moment préliminaire, et encore aliéné

et que 2) la lutte des groupes d'ouvriers radicaux va désormais s'orienter vers le détournement accru et le sabotage intensif du temps passé à l'intérieur de l'usine et vers l'extension de la lutte sur toute la réalité sociale, à l'extérieur des murs de l'usine, à partir d'une tactique basée sur les désirs les plus quotidiens allant dans le sens de l'occupation des nœuds et des liens sociaux (critique de la famille, du travail, de l'ennui, de la répression, escarmouches contre la police, occupation des bistros, des bals, etc..., tout ceci allié à la lutte dans l'usine, étant la base et le fondement d'une organisation du mouvement révolutionnaire ouvrier).

« Mais la gestion ? il faudra bien gérer les usines dans un monde socialiste ?

- Non. On utilisera ce qui aura été autrefois des usines pour des tas de besoins que les gens détermineront eux-mêmes, car il n'y aura plus « d'usines ».

- Mais, et la production ? Il faudra bien produire ?

- Oui. Les problèmes se poseront alors. Car d'une usine, on ne peut garder que ce qui va dans le sens du mouvement de la fin du travail : l'automation. Le reste est à brûler ou utiliser pour autre chose que le travail. Car il n'y aura plus d'ouvriers (l'idéologie des Conseils Ouvriers est la Réification structurée dans le Futur, d'expériences prolétariennes passées). C'EST-A-DIRE QUE LE NIVEAU DE RADICALITE DES DESIRS (TRAVAILLER LE MOINS POSSIBLE) REJOINT LE NIVEAU TECHNIQUE DE L'AUTOMATION. Tout est donc à réinventer. On ne peut gérer que ce qui va dans le sens du mouvement briseur des séparations, c'est-à-dire qui brise le travail (GESTION = NOUVELLE FORME DE POUVOIR).

(à suivre)

## NOTES AUTOCRITIQUES SUR LA PREMIERE PARTIE (le mouvement ouvrier)

1.- Précisons que les cahiers de Mai ne peuvent être si simplement assimilés au P.S.U, C.F.D.T, mais qu'ils participent également au mouvement gauchiste, et même au mouvement conseilliste, pour certains, ce qui pose d'ailleurs des problèmes. On en reparlera.

2.- La fin du texte sur le mouvement ouvrier (D) n'est pas à prendre comme un absolu; il est évident que la fin du travail est impossible; que l'automatisation ne résoud rien; qu'il s'agit de diriger les machines, et de mettre en place de toute façon le dispositif technique, et de toujours l'améliorer. Il s'agit plus exactement de travailler le moins possible, en sachant bien que le travail qui reste a beau être social, il n'est qu'une aliénation, et ne peut être rendu ludique par quelque déclaration que ce soit, de quelque Conseil Ouvrier que ce soit.

## II.- LE MOUVEMENT ETUDIANT

Pour nous, le problème du mouvement étudiant est à poser au même niveau : niveau de continuité et niveau de rupture; mais à partir d'une histoire sociale totalement idéologique et irréaliste, qui empêche de comprendre le discours pratique des étudiants révolutionnaires.

Le mouvement étudiant (radical) réel de mai-juin 68, et qui subsistait à l'état de décomposition l'année dernière, est à l'extérieur des facultés, actuellement. C'est-à-dire, tous les gens qui en mai-juin 68 ont été les éléments les plus radicaux dans les facs (Mouvement du 22mars, groupes autonomes divers, etc...) se retrouvent actuellement hors de celles-ci. De Nanterre à Lyon, c'est la même chose. Ou ils bossent à l'extérieur, (bureaux, petits boulots...), ou ils traînent ou restent à l'extérieur en ne faisant rien, en assistant, et c'est tout, aux luttes des gauchistes. "La fac, c'est inutile d'y rester!". "Rien à y foutre!", etc, etc...

Restent à la fac les gauchistes et les autres. Les éléments radicaux n'y restent généralement que pour les bourses (quand ils y restent un petit peu) et les surcis, ou sont paumés dans la nature. Ils sont devenus, de plus, des anti-étudiants (mais ceci, de façon encore inconsciente).

Les gauchistes, eux, occupent, ou tendent à l'occupation de tout l'espace universitaire. Ils n'ont guère plus de clientèle, surtout le monde étudiant est devenu gauchiste. C'est à dire que la clientèle d'un groupuscule est un autre groupuscule, ou plusieurs autres. (Phénomènes de mini groupuscules entraînant l'atomisation de ceux-ci, ailleurs)

A) Pour comprendre ceci, il faut partir de la prolétarianisation immédiate et dans le devenir, de l'étudiant.

1°) Prolétarianisation immédiate, et c'est facile à comprendre : faible budget, menus travaux, perte de prestige, absence totale de pouvoir, et "misère en milieu étudiant" etc...

2°) prolétarianisation du devenir étudiant. Prenons trois

: le prof, le sociologue,

l'ingénieur.

a) le prof, par exemple, est de moins en moins flic, une courroie de transmission de l'idéologie bourgeoise. Il est moins un flic par ce qu'il fait ou essaie de faire entrer dans les têtes, que par le fait qu'il doit garder entre quatre murs des enfants de 12 ans, en les réprimant ; c'est-à-dire qu'il est tombé en bas de l'échelle flic, il n'est bientôt plus qu'un sous-flic pion. En effet, la classe dominante a, à chaque période historique, secrétée l'idéologie qui devait la faire tenir, et faire marcher la machine. Ex : 1) la religion, d'où le rôle du prêtre

2) l'idéologie du scientisme, d'où le rôle du prof et du savant

3) les sciences humaines, d'où le rôle du sociologue.

En effet, le prof qui enseigne CORNEILLE, par exemple, en 1970, n'a plus aucun pouvoir par le fait qu'il enseigne CORNEILLE, car CORNEILLE n'a guère plus lui-même d'utilité pour la bourgeoisie. Les enfants qui écoutent ses cours n'en retiennent rien (ou presque) non pas par révolte, mais parce qu'ils sont déjà imprégnés d'une culture, d'une idéologie, de valeurs plus modernes. En effet, c'est la culture de la marchandise qui a remplacé la culture littéraire, puis scientifique. Ex : un gamin de 7 ans sait tous les noms de voitures, les caractéristiques des moteurs, etc., tel un catalogue. La culture devient le cataloguement des marchandises produites (en vérité elle n'est le catalogue que des marchandises, et même pas de la production) (cf K. Marx, Le Capital I, note 5 : « en vertu d'une « fictio juris » économique, tout acheteur est censé posséder une connaissance encyclopédique des marchandises » ; cette « fictio juris » s'est changée en « réalité de fait »). C'est là que le pouvoir tient les gosses (et leurs jeux).

D'autres transmissions de l'idéologie bourgeoise sont plus importantes et plus décisives que l'école : les affiches, la télé, la radio, la rue, la production elle-même, par la culture de la consommation (combien de voitures X construites cette année, combien de marques de lessives, etc...). C'est-à-dire c'est toute la société elle-même et ses structures (anti) communicatives qui est devenue totalement le lien de transmission de l'idéologie bourgeoise moderne.

Bientôt on n'enseignera plus Corneille. Le prof tend à disparaître car le contenu change, plus de technique (même pas de science) et ce seront les ordinateurs qui feront les cours. Les nouvelles valeurs ne sont plus celles d'Horace ou du Cid, mais celles de la R8 ou de la caméra machin (les marchandises sont les nouveaux héros) Vitesse, Rationalité, Rendement, Hygiène, etc... Le prof est de moins en moins un flic, car son pouvoir est devenu un

pouvoir archaïque avec de moins en moins de pouvoir : il fait de plus en plus rire. Il est de moins en moins important, c'est un reste.

Cette prolétarianisation du prof se traduit très nettement d'ailleurs sur quatre points :

- il consomme de moins en moins de pouvoir, il est de plus en plus réprimé (et considéré comme nul) par l'administration, par les contrôles, etc.. même ses gamins le répriment !

- il est de moins en moins payé (relativement) pour les services qu'il rend à la bourgeoisie.

- il y a d'ailleurs de plus en plus de chômage d'agrégés, de licenciés, etc...

- ses revendications syndicalo-corporatistes, traduisent cet état de fait, par deux tendances : 1) soit tendance à la modernisation, à la prise en mains des ordinateurs, comme solution presque suicidaire --- 2) soit tendance à revendiquer des crédits, la liberté syndicale, plus de postes, etc... (solution désespérée).

b) le sociologue : idem... de moins en moins de boulot, et des boulots de moins en moins importants : gratte-papier qui fait des statistiques, c'est tout... Chômage énorme.

c) l'ingénieur : de moins en moins payé comme ingénieur, mais de plus en plus rabaissé au rang de simple ouvrier sur-qualifié, et ceci au niveau de son pouvoir dans la boîte.

3) Ce mouvement de prolétarianisation du devenir de l'étudiant, n'est pas gratuit, il est lié au fait que, de plus en plus, les nouveaux flics sont :

- les cadres supérieurs,
- les programmeurs de télé, les offices d'information, les publicistes,
- les administrateurs,
- les ordinateurs,
- les syndicalistes,
- l'Etat.

B) Les étudiants peuvent donc être divisés en 3 couches grosso-modo :

- les « radicaux » qui savent plus ou moins bien qu'ils sont des prolos, et donc n'ont plus rien à foutre des facs et dont les désirs sont ceux d'être prolétaires, c'est-à-dire dépossédés sans pouvoir sur leur vie, c'est-à-dire dont les désirs sont des désirs radicaux, car ils n'ont rien à perdre mais tout à gagner (anti-étudiant).

- les gauchistes qui voient très mal qu'ils deviennent des prolos, et qui se masquent la face, s'accrochant à leur ancienne fonction sociale privilégiée de façon désespérée ; ils essaient de perpétuer la fonction privilégiée de l'étudiant en perpétuant le monde et le milieu étudiant. Leurs luttes sont toutes inscrites dans ce mouvement. Ils tendent à faire remplacer les cours des profs par les groupes d'enquête ; ils remplacent les cours ex-cathédra par des cours de formation militante, et une activité militante à l'intérieur de la fac, afin de la remplir de leur présence, de la garder. Ils se précipitent même, astuce plus fine, sur les postes d'assistants. Ils créent des phantasmes trimbalant une idéologie de type léniniste, c'est-à-dire des modèles de révolution et d'organisation sociale où les intellectuels ont un rôle dirigeant. Mais ce n'est que des phantasmes puisque nous sommes en 1970 en pays industrialisé ; et la classe ouvrière ne répond aucunement à leurs appels. De plus en plus tous les étudiants deviennent gauchistes. Toute l'idéologie gauchiste est l'idéologie d'une classe qui essaie de s'accrocher à son ancienne position, position dans le pouvoir. Ils y arrivent le mieux dans les Instituts ou à Vincennes par exemple, là d'où ils peuvent sortir avec encore quelques possibilités d'ingérence réelle dans les affaires de la société. Ils revendiquent : tickets de resto moins chers, augmentation des bourses, chute du tarif des droits universitaires, etc... et luttent contre l'organisation de la survie par la survie de l'organisation ils essaient de perpétuer leur position (et ceci plus ou moins consciemment).

- les bons étudiants : en voie de disparition. Commencent à adopter le langage, le mode de vie, le style, l'idéologie, gauchistes. Ce sont ceux qui ne sont pas encore tombés de haut, car durant leur vie d'étudiant, la vieille idéologie subsistante, et le fric de papa, jouent pour les empêcher de s'apercevoir qu'ils deviennent des prolétaires.

C) La stratégie possible du mouvement étudiant radical ne peut être dans ces conditions que le détournement de l'université (en faire autre chose). Pas d'occupation ce qui serait se faire avoir, faire du gauchisme. Bref, tendre à élaborer une stratégie qui pose comme but final :

- ou le détournement des facs (en faire autre chose d'après les désirs quotidiens)

- ou la destruction des facs c'est-à-dire tactiquement le sabotage.

- 1) qui a le mérite de faire avancer cette stratégie de détournement,
- 2) qui a le mérite de révéler aux autres étudiants ce qu'ils sont : des prolos, c'est-à-dire des gens totalement aliénés, et sans aucun recours sur leur vie.

Il est possible d'élaborer une tactique de réseaux, de groupes autonomes, agissant à l'intérieur des facs, contre le fonctionnement des facs, comme les jeunes prolos radicaux qui se battent dans leurs boîtes par le détournement et le sabotage, non au niveau idéologique (c'est-à-dire d'après un programme idéologique), mais d'après leur vie quotidienne. Cette tactique ne peut être qu'expérimentale au début, afin de se dépasser. Ceci est à discuter et à préciser. Et nous espérons qu'on en discutera et qu'on précisera.

D) Il y a à l'extérieur, tout de suite, des points de jonction entre les intellectuels radicaux et les ouvriers radicaux (par le fait qu'ils sont des prolos les uns et les autres). Et ces points sont en dehors de l'usine et de la fac ; ils sont le réseau social en entier (bars, bals, cinémas, etc...). Ex : Italie, où le mouvement a occupé les mairies, les gares, les immeubles, etc... Car c'est le réseau social qui est le nœud où tout se joue, d'où la jouissance est possible ; et peut repartir dans les usines et les facs comme une gangrène.

Certains lieux et certaines situations peuvent dès maintenant favoriser les rencontres, et ont commencé à le faire (troquets, cinés, bals, rues, places publiques, facs, vacances, etc...)

Ce qu'on avait transvasé idéologiquement dans le concept de « conseil ouvrier », il faut le remettre dans la vie, dans tous les lieux de la vie.

#### GROUPES AUTONOMES ET PRATIQUE REVOLUTIONNAIRE

Cette troisième partie devait être rédigée collectivement ; finalement, il nous a été impossible de le faire. Un camarade s'est chargé de cela. Il ne lui a été possible que de jeter ces quelques notes et propositions très formelles, c'est-à-dire qu'il n'a pu dire rien de plus précis que ce qui avait été tenté collectivement. Il le donne donc comme tel. Ceci ne fait que refléter l'impossibilité d'arriver à la concrétisation de cette nécessité entrevue par beaucoup de camarades, un peu partout, depuis trois ou quatre mois, mais restant uniquement au niveau du vœu pieux et abstrait. Ce qui suit a donc été rédigé trois mois après les deux premières parties, et juste pour la parution d'I.C.O. n° 93 ; ce retard et son expression formelle ne traduisant que le retard pratique actuel. Il nous semble cependant que c'est dans ce sens que devraient aller les discus-

sions et les pratiques diverses. Que le débat soit amorcé semble un point fort important cependant. A chacun de discuter, critiquer, préciser, etc...

#### A) RAPPELS THEORIQUES

1) Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de moments subversifs, se reliant entre eux.

2) Une accumulation de qualificatif est plus qu'une accumulation, c'est aussi un sens à cette accumulation, et ce sens, c'est le sens que confère pratiquement à l'histoire le mouvement révolutionnaire, le mouvement du qualificatif.

3) Il semble que le prolétariat n'ait pas encore réagi en tant que classe totalisante ; et il est assez clair que ce sont toujours des groupements de prolétaires plus combattifs ou plus conscients, qui aient animé ses luttes les plus violentes. C'est un fait. Et il est évident aussi qu'à chaque fois le prolétariat est allé un peu plus loin dans le sens de son existence et de sa réalité, dans la définition de son projet, et dans la reconnaissance de son être social et de son désir.

4) Mais il est aussi assez net qu'il n'est pas nécessairement révolutionnaire, mais qu'il est fasciste stalinien, ou réformiste, s'il se peut ; et que la dialectique révolutionnaire ne vient pas de son essence, mais de son activité. Et son activité est au départ l'œuvre de groupes « minoritaires » qui ont accéléré le processus de socialisation des luttes.

5) Il est évident qu'ont joué un rôle, dans ce processus, non seulement des groupes d'ouvriers, mais également des « intellectuels » déclassés et que d'autre part, le mouvement paysan est une réalité indéniable. Or, actuellement, la prolétarianisation des « intellectuels » et des paysans fait que de plus en plus ce ne seront plus des intellectuels déclassés, mais bien la classe des intellectuels (ainsi que le mouvement paysan) qui rejoindront la lutte du « prolétariat » aux côtés de la classe ouvrière.

6) Mais actuellement ce mouvement ne fait que s'amorcer car la bourgeoisie et le pouvoir doivent liquider leurs propres retards, et d'autre part, la vieille idéologie « ouvriériste » masque de façon « hallucinante » encore la réalité de cette prolétarianisation. Ce qui explique que le mouvement révolutionnaire est encore fait de luttes séparées, alors que la théorisation de ces luttes devient unitaire, en avance d'un cran sur ces luttes là. Il faut passer du mouvement révolutionnaire « hallucinogène » au mouvement devenu « érogène ».

#### B) PRATIQUE REVOLUTIONNAIRE

1) a - il nous semble que la première tâche des groupes autonomes est d'essayer d'accélé-

rer ce processus de rencontre et d'unification, en l'analysant tout au cours de son développement afin de ne pas sombrer dans le frontisme sous-léniniste ouvriers étudiants paysans curés hippopotames un même combat !

b - il y a dès maintenant un certain nombre de situations vécues de façon collective qui permettent cela ; toutes situations situées en dehors des lieux de production : bals (par exemple à Valence), cafés (cf l'action entreprise à Grenoble « action directe ») lutte contre la répression (l'exemple de luttes comme celle menée par les copains de Lyon en l'affaire Raton est typique : elle a permis des réunions de copains prolos et étudiants sur un même truc, d'une façon absolument non bureaucratique et même d'arriver à créer des liens durables au niveau de la vie de tous les jours) « Nous sommes contre tout ce qui tend à isoler la lutte et pour tout ce qui tend à l'élargir » (plate-forme d'I.C.O.).

c - Evidemment, il ne s'agit pas de créer des groupes bidons ouvriers-étudiants où tout tourne à vide ; mais il s'agit dès maintenant d'investir la réalité urbaine et sociale d'une façon attaquante afin de ne pas laisser le mouvement se replier dans les usines et les facs où chacun ira crever, séparé de l'autre.

2) La deuxième tâche est sur les lieux de production la tactique de sabotage systématique : a) dans les usines sabotage de la production, de son organisation, etc.. (cf. plus haut) arrivant à créer des situations subversives, c'est-à-dire pouvant s'étendre à l'extérieur de l'usine;

b) dans les facs : sabotage des études, c'est-à-dire sabotage non seulement de l'organisation officielle, mais aussi de l'organisation officielle de ces études là (gauchiste) afin de vraiment laisser derrière soi un vide intolérable dans lequel des actions sont peut-être possibles... (cf plus haut). A discuter.

3) De toutes façons, c'est bien à partir des désirs réels des individus que peuvent se former ces interventions, désirs venant de leur être social, de leur vie quotidienne ; et non d'après des analyses ou un programme quelconques. L'analyse doit être technique, c'est-à-dire uniquement aider le désir à se réaliser. A préciser.

Agir en tant que groupe d'individus qui a sa vie propre, son existence propre (déterminés par les rapports de production, etc...) bref, en tant « quête sociale » et non agir en tant qu'élément extérieur, ou étranger, ou à la limite du sujet révolutionnaire, le Mythique Prolétariat qui nous excluerait à priori. Non pas en tant que « chair à lutte de classes » mais en essayant d'avoir le plus grand pouvoir sur nos actions, c'est-à-dire en nous déterminant sur notre terrain réel et non « au nom » du Prolétariat. Ce qui évidemment transforme

le type d'interventions, et la tactique en découplant (cf plus haut).

**C) GROUPES AUTONOMES ET RESEAUX** (et c'est ici que le texte est évidemment le plus abstrait et le plus formel).

1) Pour nous, tout ceci passe par la constitution de petits groupes AUTONOMES :

- c'est-à-dire se réunissant sur des bases de vie sociale (et donc affective) communes, et non d'après un schéma organisationnel

- ayant des bases minima théoriques communes leur permettant d'avoir une pratique commune et déjà interprétable.

- pouvant préciser leurs rapports entre eux, au cours de leurs luttes, et de leur vie sans luttes, et pouvant établir des rapports de vie comme « possibles »

- pouvant définir leurs secteurs d'intervention à partir des désirs (sociaux) des copains du groupe que ce soit au niveau de la vie quotidienne ou que ce soit à un niveau plus proprement dit « politique », ou que ce soit par le choix d'un travail politique sur un sujet bien précis, mais sans qu'aucune dichotomie ne s'installe là.

2) il ne s'agit ni de créer des Conseils Révolutionnaires, soient-ils de Nantes, de Perpignan ou de Perlum-pin-pin, ni des groupes préparant la création de conseils (comme le GRAC) ou d'autres choses, il s'agit uniquement de mieux s'insérer dans la lutte de classes, comme éléments de cette lutte, et de ces classes, c'est tout (Toute stratégie ne pouvant s'établir qu'au cours de la lutte, par la lutte elle-même. Actuellement : ouaf-ouaf !).

3) Nous pensons enfin que le meilleur type d'organisation entre ces groupes, est celle de RESEAU car elle a l'avantage

- de supprimer rapports hiérarchiques ou bureaucratiques ou formels, entre les groupes (groupe étudiant ou groupe ouvrier par ex).

- de pouvoir prendre des tas de formes diverses, selon les situations (sans rien perdre du dynamisme des groupes) selon les nécessités du moment, selon les accords entre groupes, etc...

- de pouvoir mieux faire passer l'information, la solidarité ; de pouvoir permettre plus facilement la rapidité d'intervention.

**(LA TACTIQUE DE RESEAU c'est un peu la TACTIQUE MULTIFORME ORGANISEE, CE QUI EST PLUS EFFICACE QUE LA TACTIQUE INFORMELLE DISPERSEE)**

Pour nous, cette constitution de réseaux de groupes autonomes, nous semble être tactiquement, théoriquement, et pratiquement, une nécessité pour le mouvement révolutionnaire.

Tous ceux qui sont intéressés pour essayer de préciser cette analyse plus que sommaire, sont les bienvenus. Merci camarades.

Texte rédigé collectivement - plus ou moins - par des camarades d'ARCHINOIR. Adresse : J. Francoz - 29, rue des Champs Elysées - 38 Grenoble.

## DE LA LIAISON INTELLECTUELS-MANUELS COMME GADGET

Résultat d'une pratique louvoyante  
le processus d'accélération des silhouettes  
fugitives  
se heurte à un imbroglio de testicules  
et de vagins errants  
qui se putrifient dans la nuit

Le recours ultime, la dernière chance, éclate, mimétisme atomisé (en effet JE suis réduit à un noyau isolé, aspiré par le mouvement, donc luttant à la vie à la mort pour la maîtrise de ce tourbillon) dans l'inter-action de trois champs:

I) mon besoin de rapports avec les éléments révolutionnaires, individus ou groupes suffisamment radicaux pour qu'ils puissent me servir: les RESEAUX organisationnels

II) mon besoin de provoquer, dans la mesure de la stratégie possible du moment, ceux qui m'emmerdent, seule leur réaction agressive ayant quelque intérêt: SITUATION passionnelle ou subversive

III) mon besoin de fonder ma pratique dans le processus historique, d'intervenir dans la perspective du renversement du système: ORGANISATION DE RESEAUX. C'est la pratique révolutionnaire qui permet de cerner la dialectique de mes désirs et du monde  
autrement dit,

c'est la seule solution que m'offre le circuit bourgeois; la démerde à la sauvette a fait son temps, car il n'y a plus de temps dit libre;

les combines artistiques, commerciales ou autres ne permettent plus la réalisation de ce que la bourgeoisie a fourgué dans ma tête: tous les "idéaux" que vous voudrez (rien à foutre!) qui constituent mon projet.

C'est con, mais pour moins patauger dans l'ignorance de mes désirs embourbés, pour retrouver la transparence et la réalité de l'image de cette femme qui me voile l'esprit, pour commencer à maîtriser la politique économique et certaines techniques modernes...

me voilà dans la nécessité de rejoindre la production (ouaff!), le monde du travail (aï-aï-aï!), de trouver du boulot-poil au dos! C'est la seule alternative que j'hérite du testament bourgeois.

On parle de l'intransigeance de Breton, du purisme de l'I.S.; ces exigences de poète et de théoriciens sont maintenant matérialisées en la racine négative d'un système qui termine son dernier tour de piste à une fulguration telle qu'il en réifie son propre sillage. Ces exigences intellectuelles d'alors sont passées dans les faits: elles sont les banalités de base de tout travailleur qui en a marre de bosser.

Le volontarisme artistique de Breton tout comme le volontarisme conseiller de l'I.S. non moins idéologique dans son anti-idéologisme viennent de leur situation dans les rapports de production; c.à.d. que, jusqu'à ces dernières années, le système laissait une marge d'intervention à ses intellectuels: de petits "jobs" leur octroyaient du "temps" pour se consacrer à des recherches artistiques ou comportementales, à des pratiques théoriques, à des expériences, à des expériences de laboratoires.. Or, cette marge est de plus en plus broyée par l'engrenage. Les combines "en marge", non seulement disparaissent de par la rationalisation totalitaire de l'économie, mais celles qui restent demandent encore plus de soumission, d'anéantissement de soi dans des rapports



Ca n'a duré que l'instant d'une situation  
je m'en souviendrai  
mon corps aussi  
les murs et les couloirs aussi

si possibilité leur en est laissée, et il faut leur en donner les moyens, par des interventions de plus en plus préparées (rapidité, fréquence, violence ou sabotage); les révolutionnaires ont maintenant à rapidement faire le point sur les modes d'interventions qu'ils auront à réaliser dans les temps qui viennent.

Toujours et partout la provocation morbide du pouvoir met en branle le réflexe à la vie, brassant le bréviaire de la survie. Trop souvent les gestes ébauchés sont cassés par la tactique; c'est à moi, au groupe, au réseau organisé de prolonger ce geste aussi loin et longtemps que la situation ou la conjoncture politique le permettent.

### MAIS QUELLE EST LA STRATEGIE MINIMALE?

#### Additif technique au sujet des prisonniers

Dans les plus grands supermarchés il n'y a pas plus de 15 inspecteurs pour tout le magasin, tous les étages, donc 2 ou 3 au rayon alimentation.

UN groupe de 4 (par exemple) (2 qui piquent, 2 qui font le S.O.) se débarrasse facilement de 2 inspecteurs, d'autant plus que, selon des statistiques (bourgeoises), il y a plus d'un voleur pour dix clients, donc un éventuel renfort.

Ainsi: 1 allié actif + 2 alliés passifs + 3 qui s'en foutent =  
4 clients sur 10 sur le dos, rapport de force acceptable.

Les caméras, c'est du BIDON, du TERRORISME? sauf, peut-être, si l'intervention traîne trop en longueur

Il vaut mieux mettre directement les marchandises dans nos sacs plutôt que de transvaser, toujours une question de rapidité.

Les ménagères payées pour faire les flics: elles crient fort! Si une bagnole attend à la sortie, ne pas hésiter à frapper, quel que soit leur âge!

=====++++++=====

urs urbains dont ils serment la multiplication du haut de leurs assises  
crypto-théoriques.

Il est insuffisant que des travailleurs bloquent une poinçonneuse pour of-  
frir le mètre aux passants, que des groupes gauchistes distribuent des mar-  
chandises volées, si en même temps la situation créée ne fait pas appréhen-  
der le temps et l'espace dans des rapports différents.

#### Vol dans magasin

avec la magnifique entente possible entre les voleurs  
où les marchandises se dé-voilent dans la rupture de la légalité (quoique  
l'illégalité ne soit pas un critère absolu de jeu)  
illégalité qui permet de choisir, donc de commencer à appréhender mes VRAIS  
BESOINS: une certaine tension fait se précipiter hâtivement mais élective-  
ment sur certaines marchandises.

où les clients nous apperçoivent, dans la conjoncture politique actuelle,  
dans toute leur stupeur figée, mais la re-connaissance aux yeux,  
qui n'a rien à voir avec la reconnaissance du client à qui des gauchistes  
auraient fourré un cemenberg dans la gueule,  
bousculades avec des inspecteurs, poursuites effrénées dans l'enceinte sacrée

Qu'ai-je à faire des décrets de quelque double pouvoir que  
ce soit (ou pouvoir double)? M'importe l'espace-temps que j'aurai re-  
passionné, dont je me serai rendu le maître, pour quelques instants  
seulement car il est évident que tout rentre rapide ment dans le dé-  
sordre...

c'est pourquoi il paraît urgent que ce genre de pratique  
soit multiplié, généralisé, d'où l'intérêt d'une organisation qui  
revendiquerait, entre autres, ce genre de possibilités subversives,  
et qui pourrait faciliter une véritable DEFENSE ACTIVE en coor-  
donnant des contre-attaques de solidarité chaque fois qu'un ca-  
marade a des "ennuis".

#### SUBVERSION IMMEDIATE, sinon

les murs et les rues suinteront toujours de sueur (conse-  
illiste ou  
sinon les relents du pouvoir (simple ou double) nom)  
s'élèveront toujours des marchandises  
(c.f. l'additif)

#### Dans le métro

je demande à l'employé s'il accepte que je passe sans payer. Parfois il accep-  
te avec un signe d'entente.

Il refuse 1) c'est souvent pour ne pas perdre sa place; il peut alors me faire  
comprendre que je dois me débrouiller pour qu'il ne me voie  
pas

2) c'est un flic syndicaliste ou autre... et la sérénade commence!  
Passage forcé, cris de fureur, éclats de rire, courses folles, rassemblement a-  
gité.

Un monsieur veut payer pour nous. "Mais non, c'est bien plus marrant comme ça!"  
Débandade dans les escaliers, les couloirs. Les panneaux publicitaires ne nous  
agressent plus de leur absence figée, c'est nous qui attaquons, ils ne perdent  
rien pour attendre!

La barrière se ferme devant nous, voltige par dessus, le chef de station hurle  
qu'il va stopper toute la ligne... téléphones arrachés, temps espace regards  
gestes reconquis, vent de liberté, corps se libérant



## IMPROVISATIONS ET DETOURNEMENTS THEORIQUES SUR LA LUTTE DE CLASSES ET LE DESIR

Actuellement, ce n'est pas la disparition de la lutte de classes, mais en plus, l'apparition de certaines castes en lutte immédiate

Ce n'est pas l'apparition d'un petit aménagement de la survie, mais la lutte de classes n'est plus un concept à dormir sans rêver, et ceci, dès maintenant, et ici.

K. MARX: "L'idéologie allemande":

"Les éléments matériels d'un bouleversement total sont d'une part, les forces productives existantes, et d'autre part, la formation d'une masse révolutionnaire qui fait la révolution, non seulement contre certaines conditions particulières de la société passée, mais contre la "production de la vie" antérieure elle-même, contre "l'ensemble de l'activité" qui en est le fondement."

La pensée-reflet-du-monde! car depuis la matérialisation de l'idéologie et du spectacle marchand, la pensée redéforme le monde, c'est à dire que les sens objective effectivement la réalité du monde, mais une réalité filtrée par le pouvoir; c'est à dire plutôt, je n'entends, ne vois, sens, pressens, dis, que ce que le pouvoir veut bien que je dise, je sente, etc... Mais comme le dit le texte sur "Le langage et A.Artaud" dans le n° 2 d'Archinoir, c'est moi qui entends, vois, etc...

C'est l'idéologie qui exprime et qui voile en même temps la réalité, c'est connu, mais je rajoute quelque chose, ce voile à la fois m'emmerde et me fait plaisir...or dans la mesure où il me fait plaisir, je l'utilise à bloc...jusqu'à ce qu'effectivement il y ait un blocage entre moi et le monde, ce blocage pouvant

entraver (logiquement) un déblocage, une rupture, un acte subversif, une émeute, une période révolutionnaire par la généralisation de ses ruptures, leur accentuation qualitative, leur progression historique dans et par la lutte de classes, grâce à une tactique et une stratégie révolutionnaire, utilisant les situations historiques fonction des rapports de production et des rapports de force.

A la limite, je me moque de la falsification imposée par l'idéologie, a moi de la détourner, de jouer avec elle... Ce que je ne pourrai faire qu'à partir d'une pulsion très essentielle pour moi donc violente et devant être maîtrisée: la "passion (on n'a pas d'autre vocabulaire, si vous en trouvez, envoyez-le-nous par colis postal) la pulsion (?) instinctive (?) de la conservation de l'être que je m'approprie, celle qui me fait faire le geste de la dernière chance, du dernier instant, le réflexe à la vie.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

"Je t'aime" est suffisant s'il est hurlé de façon telle que la déflagration (voix-sensations-réactions des autres) ébranle le système rigide imposé à mon être par le pouvoir. C'est de telles déflagrations passionnées, momentanées ou non, c'est de ces tourbillons multiples, de ces appels d'air libre issus de mon "être" -transe, que le désir et l'amour, que la création de situations de vie passionnée, que la création de situations politiques de faille, que les moments subversifs, puis inéluctablement (?) révolutionnaires (à préciser), peuvent attendre leur unique chance de réapparition unitaire à la surface de mon être et de la lutte passionnée de classes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

ASSEZ DE PEREGRINATIONS DANS LE DEDALE DU PASSE ET DES SOUVENIRS! Cette femme en face de moi, cette femme qui fait naître certaines pulsions incontrôlées par moi qui engendrent tel désir sexuel donc je ne connais pas le contenu, cette femme qui allie en moi le désir morbide de la curiosité sexuelle à celui beaucoup moins opaque de la potentialité de communication et de jouissance qu'elle recèle en elle, cette femme ne m'intéresse plus, si le hasard (c'est le dynamisme propre à l'individu qui crée le hasard s'exprimant d'une manière telle que la parole) ou la provocation passionnée ne résolvent pas immédiatement le problème, car ce que nous regardons, puis touchons, puis caressons et baisons dans l'espace-temps de la situation vécue, sinon, par tactique ou encore non je refuse de considérer cette femme sous l'angle du désir sexuel pour ne pas voir celui-ci s'engluer et s'embroussaille dans mon esprit ce qui me ferait souffrir... or

j'essaie de bousiller en moi ce qui peut me faire souffrir ou du moins piétiner.

A l'instant où je m'aperçois que le mouvement de mon désir et de ma vie ne m'emporte pas inéluctablement vers son corps( et réciproquement pour elle) que les deux trajectoires ne vont pas se rencontrer en formant un angle très obtus, que les désirs ne vont pas tourbillonner dans l'aire de vie donnée, j'essaie de casser en moi ce désir qui viendrait s'accumuler dans ma tête comme le fric dans les banques. Plus de désirs morts ! ou mise en réserve , de côté...!

Je ne prends en charge qu'un désir réalisable dans la situation; or, les rapports actuels ( décembre 69) sont trop peu transparents pour une réalisation immédiate, et je suis trop tacticien pour, par exemple , ne pas baiser dans l'arrière salle d'un bistrot ou d'une bibliothèque. Je n'ai que faire d'un désir coagulé, opaque<sup>et</sup> encombrant.

Je le veux léger dans le temps et l'espace d'une réalisation proche, ou du moins jouir de l'attente fluide créée par un désir sûr d'être réalisé à court terme

Le cas où l'angle formé par la trajectoire des deux être est très aigu est celui où le désir cherche à se reconnaître le plus infailliblement possible, vus les contradictions matérielles vécues, laissant intervenir une maturation de situations (pendant lesquelles un mécanisme qui lui est propre pèse les pour et les contre ) qui autorisent, après un certain nombre de HASARDS (cette série de hasards, qui est peut-être, d'ailleurs, le processus de résolution des empêchements de communication données par l'aliénation) à la situation-rencontre-désir-réalisé.

Il est troublant de remarquer que durant la période plus ou moins longue pendant laquelle le désir cherche à se retrouver en un être; avec une exigence dont les secrets sont encore peu connus, les petites étincelles ou feux de paille sont immédiatement écartées, comme par prémonition, par un réflexe fondamental (c'est le cas de l'angle aigu ou gestation) ; alors que, dès qu'il a trouvé une complémentarité, et c'est alors que s'engouffre la passion (=pulsion instinctive de la conservation de mon être, réflexe à la vie, aisje dit plus haut) ,il est plus vulnérable aux manipulations des désirs accumulés(c.f. plus loin sur la valeur d'échange du désir )

la passion est à la fois force-réaction que j'arrache au pouvoir, et force-action qui me permet d'arracher au puzzle du pouvoir tout ce que le peux, à chaque instant; elle tourbillonne dans la zone vitale et essentielle qu'aucun pouvoir ne s'appropriera jamais et qui est à étendre à tout le champs spatio-temporel (amour-communication avec certains êtres-jeu-subversion-action politique). Cette pulsion passionnelle est la maîtresse de cette privilégiée, mais je suis le maître de cette passion .

Quels sont ces désirs que j'ai définis comme accumulés, manipulés, dont je ne revendique pas l'authenticité ? Y a-t-il mes désirs, et ceux, détournés et puis appropriés par le pouvoir pour lui permettre une meilleure régulation (ou même mieux, au cours de son auto-régulation) ? Oui, certes ! Mais je pourrais très bien utiliser ces désirs-voilés (c.f. ce qui est dit plus haut sur l'utilisation des falsifications idéologiques), donc me les approprier dans la mesure où ils m'apporteront plus de jouissance ! Mais c'est justement parce qu'aucune idéologie ne peut refléter mes désirs, donc ne peut par là même me les masquer, que je dis: "certains désirs sont miens et appropriables par moi, et les autres non" Et cela parce que JE (=moi passionné) veux m'approprier certains, et que "JE" ne veut pas m'en approprier d'autres (qui sont hors de ma sphère passionnée, quelles que soient les déterminations qui la conditionnent)

Les désirs que je peux encore refuser sont les désirs-marchandises, ceux qui en sont réduits à être un moyen spéculatif de passer des contrats d'entente sexuelle tacite, d'échange selon un code de séduction, sous-jacent, des contrats incontractables.

COMME LE PRODUIT, DE VALEUR D'USAGE LE DESIR EST DEvenu VALEUR D'ECHANGE (LA VALEUR ETANT LE RAPPORT D'ECHANGE ENTRE TEL ET TEL ETRE)

---

### LE DESIR COMME MARCHANDISE ET LA MARCHANDISE COMME DESIR

1) Après avoir entassé les marchandises lors de sa période d'industrialisation, de concentration et d'accumulation, la richesse bourgeoise apparaît, de surcroît et de plus en plus, comme un immense entassement de désirs objectivés, et chacun de ces désirs pris isolément comme la forme élémentaire de cette dite richesse. Tout désir-marchandise (=objet du désir= désir de l'objet) se présente toute fois sous le double aspect de valeur d'usage et valeur d'échange).

2) L'objet du désir (ou désir de l'objet) est avant tout une chose quelconque nécessaire, utile ou agréable à la vie; cet un objet de besoins humains, un moyen d'existence au sens le plus large du mot. Comme valeur d'usage, cet objet se confond avec son existence naturelle et palpable. Tel être est une valeur d'usage particulière, distincte des valeurs d'usage d'autres êtres (de par les propriétés essentielles qui fondent son être: hérédité, passé, aliénations, pratique présente; peu importe.). La valeur d'usage n'a de valeur que pour l'usage, ne se réalise que dans le procès de consommation. On peut utiliser la même valeur d'usage de différentes façons (multiples situations à vivre ou à créer). Toutefois, la totalité de ses emplois possibles se résume dans son existence d'être, ayant des propriétés définies. La valeur d'usage d'un être n'est déterminée que par la qualité et non par la quantité, les êtres ne pouvant pas se mesurer différemment suivant leurs particularités naturelles ou non (sauf, peut-être pour les minettes, militantes, ou autres femmes masquées, où ce n'est pas une question de mesure, mais seulement de mauvaise qualité).

3) Quelle que soit la forme sociale de la richesse, les valeurs d'usage en constituent toujours le contenu, indifférent tout d'abord à cette forme. La jouissance ne

peut reconnaître si tel être est oriental, militant, stalinien, ou prolétaire (seule la non-jouissance amènera certains constats). Objet de besoins sociaux et par là rattachée à l'ensemble social, la valeur d'usage n'exprime cependant pas un rapport de production social. Un être est un objet de désir en tant que valeur d'usage abstraite (non utilisée par moi). Avoir cette belle femme, je ne m'aperçois pas qu'elle est désir d'un objet, alors dès qu'elle sert de valeur d'usage pour un besoin amoureux ou ludique, dans la jouissance ou une situation de vie, elle est un "Être", et non un objet de désir (d'où désir d'un objet). Être valeur d'usage est une condition nécessaire pour l'objet d'un désir alors que pour la valeur d'usage (potentialités ludiques, amoureuses, etc...), peu importe que l'être soit un objet de désir, un désir marchandise, et même le contraire. La valeur d'usage est réceptivité, attente d'utilisation, d'appropriation de l'objet-désir-désir-objet, pour en faire un être. Dans cet état d'indifférence vis-à-vis de toute détermination économique formelle, la valeur d'usage comme telle est en dehors du domaine d'investigation d'économie politique. Elle y entre seulement quand elle sert elle-même de détermination formelle. Actuellement, elle est la base matérielle, par où se manifeste un rapport économique déterminé, la valeur d'échange.

L'aliénation du désir au profit du désir objet contemplé (qui est le résultat de l'activité inconsciente du spectateur) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il désire ; plus il accepte de se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et ses propres désirs. L'extériorité des désirs objectifs par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres pulsions ne sont plus à lui mais à un autre qui les lui représente. C'est pourquoi les désirs ne sont chez lui nulle part, car le désir spectaculaire est partout.

5) L'être qui désire ne se produit pas lui-même, il produit une puissance indépendante. Le succès de cette production son abondance, revient vers le producteur comme abondance de la dépossession. De plus en plus, le temps et l'espace de son monde en deviennent étrangers avec l'accumulation de ses désirs aliénés. Le désir spectaculaire est la carte de ce nouveau monde, carte qui correspond exactement sur ses désirs. Les forces mêmes qui nous ont échappé se montrent à nous dans toute leur puissance.

6) L'homme séparé de son produit, de plus en plus puissamment, produit lui-même dans les détails de son monde et ainsi se sent de plus en plus séparé de son monde. D'autant plus son désir est maintenant son produit, d'autant plus il est séparé de son désir.

7) Le désir-spectaculaire est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image.

8) C'est le principe de fétichisme de désir objectivé, la domination de la société par des choses supra sensibles bien que sensibles qui s'accomplit absolument dans le spectacle, ou le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'images qui existent au-dessus de lui et qui en même temps s'est fait reconnaître comme le sensible par excellence.

9) Le monde est à la fois présent et absent que le spectacle fait voir est le monde du désir spectaculaire dominant sur ce qui est vécu. Et le monde du désir spectaculaire est ainsi nommé comme il est, car son nombre est identique à l'éloignement dans l'espace en plus vis à vis de leur produit global.

10) La perte de la qualité, si évidente à tous les niveaux, du langage spectaculaire, des objets qu'il loue et des conduites qu'il donne, ne fait que traduire les caractères fondamentaux de la production réelle qui écarte la réalité : le facteur désir-spectaculaire est de proche en proche l'égalité de soi-même, la catégorie du quantitatif. C'est le quantitatif qu'elle développe et elle ne peut se développer qu'en lui.

11) Le développement de l'émancipation sexuelle a été l'histoire réelle inconsciente qui a construit et modifié les conditions d'existence des groupes humains en tant que conditions de survie, et l'élargissement de ces conditions : la cause sexuelle de toutes leurs entreprises. Le secteur du désir a été, à l'intérieur d'une sexualité naturelle, la constitution d'un surplus de la survie. La production des désirs qui implique l'échange de rapports variés entre des êtres indépendants, a pu rester longtemps libertine, interne dans une fonction sexuelle marginale où sa vérité quantitative est encore masquée. Cependant, là où elle a rencontré les conditions sociales des grands échanges et de l'accumulation des êtres, elle a saisi la domination totale de la sexualité. La sexualité toute entière est alors devenue ce que le désir s'était montré au cours de cette conquête : un processus de développement quantitatif. Ce déploiement incessant de l'émancipation sexuelle sans la force du désir, qui a transfiguré le rapport de l'homme à la femme en désir-marchandise, en désir-échange, aboutit cumulativement à une abondance dans laquelle la question première de la survie est sans doute résolue, mais d'une manière telle qu'elle doit se retrouver toujours ; elle est chaque fois posée de nouveau à un degré supérieur. La libération sexuelle libérée dans la société de la pression naturelle qui exigeait leur entente immédiate dans la survie, s'est alors de leur libérateur qu'elles ne sont pas libérées. L'indépendance du désir s'est étendu dans l'ensemble de la sexualité sur laquelle il règne. La sexualité transforme le monde en le transformant seulement en un monde de la sexualité.

La pseudo-nature dans laquelle le rapport de l'oeuf et de la poule s'est aliéné exige de poursuivre à l'infini son service, et ce service, n'étant jugé et absous que par lui-même, en fait obtient la totalité des efforts et des projets socialement licites, comme ses serviteurs. L'abondance des désirs, c'est-à-dire du rapport-désir, ne peut plus être que la survie augmentée.

12) Le spectacle est une guerre de l'opium permanente pour faire accepter l'identification des êtres aux désirs et de la satisfaction à la survie augmentant selon ses propres lois. Mais si la survie consommable est quelque chose qui doit augmenter toujours, c'est parce qu'elle ne cesse de contenir la privation. S'il n'y a aucun au-delà de la survie augmentée, aucun point où elle pourrait cesser sa croissance, c'est parce qu'elle n'est pas elle-même au-delà de la privation, mais qu'elle est la privation devenue plus riche.

13) La victoire de la sexualité autonome doit être en même temps sa perte. Les forces qu'elle a déchainées suppriment la nécessité sexuelle qui a été la base immuable des sociétés anciennes. Quand elle la remplace par la nécessité du devoir sexuel infini, elle ne peut que remplacer la satisfaction des premiers besoins humains sommairement reconnus, par une fabrication ininterrompue de pseudo-besoins qui se ramènent au seul pseudo-besoin du maintien de son règne. Mais la sexualité autonome se sépare à jamais du besoin profond dans la mesure même où elle sort de l'inconscient social qui dépendait d'elle sans le savoir : "Tout ce qui est conscient s'use. Ce qui est inconscient reste inaltérable. Mais une fois délivré, ne tombe-t-il pas en ruines à son tour ?" (Freud)

14) Au moment où la société découvre qu'elle dépend de la sexualité, la sexualité, en fait, dépend d'elle. Cette puissance souterraine, qui a grandi jusqu'à paraître souverainement, a aussi perdu sa puissance. Là où était le ça sexuel doit venir le Je. Le sujet ne peut émerger que de la société, c'est-à-dire de la lutte qui est en elle-même. Son existence possible est suspendue aux résultats de la lutte des classes qui se révèle comme le produit et le producteur du désir.

15) LA conscience du désir et le désir de la conscience sont identiquement ce projet qui, sous sa forme négative, veut l'abolition des classes, c'est-à-dire la possession directe des travailleurs sur tous les moments de leur activité. Son contraire est la société du spectacle, où le désir-marchandise se contemple lui-même dans un monde qu'il a créé.

16) Le mouvement de banalisation qui, sous les diversions chatoyantes du spectacle, domine mondialement la société moderne, la domine aussi sur chacun des points où la consommation développée des désirs a multiplié en apparence les rôles et les objets à choisir. Les survivances de la religion et de la famille -laquelle reste la forme principale de l'héritage du pouvoir de classe -, et donc de la répression morale qu'elles assurent, peuvent se combiner comme une même chose avec l'affirmation redondante de la jouissance de ce monde, ce monde n'étant justement produit qu'en tant que pseudo-jouissance qui garde en elle la répression. A l'acceptation béate de ce qui existe peut aussi se joindre comme une même chose la révolte purement spectaculaire. Ceci traduit ce simple fait que l'insatisfaction elle-même est devenue un désir dès que l'abondance sexuelle s'est trouvée capable d'étendre sa production jusqu'au traitement d'une telle matière première.

17) Le faux choix dans l'abondance spectaculaire, choix qui réside dans la juxtaposition de spectacles concurrentiels et solidaires comme dans la juxtaposition des rôles (principalement signifiés et portés par des objets) qui sont à la fois exclusifs et imbriqués, se développe en luttes de qualités fantomatiques des tinées à passionner l'adhésion à la trivialité quantitative. Ainsi renaissent de fausses oppositions archaïques, des partisans de tel ou tel genre de jouissance ou de rapports sexuels chargés de transfigurer en supériorité ontologique fantastique la vulgarité ~~réelle~~ des modèles hiérarchiques de la consommation. Ainsi se recompose l'interminable série des affrontements dérisoires mobilisant un intérêt sous ludique, des partouzes aux parties carrées. Là où s'est installée la consommation abondante, une opposition spectaculaire principale entre les partisans des amours collectifs, multiples ou variés et les couples amoureux vient en premier plan des rôles fallacieux : car nulle part il n'existe de couple amoureux, maître de leur vie et de toutes les situations exaltantes à vivre à deux, et les désirs fébriles

d'amour en groupe papillonnant ne sont aucunement la propriété de ces hommes, mais celle du système économique, le dernier dynamisme du capitalisme. Ce sont des choses qui règnent et qui désirent des variantes; qui se chassent et se remplacent elles-mêmes.

18) Chaque désir sexuel déterminé lutte pour lui-même, ne peut pas reconnaître les autres, prétend s'imposer partout comme s'il était seul. Le spectacle est alors le chantépique de cet affrontement, que la chute d'aucune illusion ne pourrait conclure. Le spectacle ne chante pas les hommes et leurs armes, mais les désirs et leurs fantasmes. C'est dans cette lutte aveugle que chaque désir en suivant son fantasme borné, réalise en fait dans l'inconscience quelque chose de plus élevé: le devenir-monde du désir, qui est aussi bien le devenir-désir du monde. Ainsi, par une ruse de la raison marchande, le particulier du désir s'use en combattant tandis que la forme-désir va vers la réalisation absolue.

19) La satisfaction que le désir abondant ne peut plus donner dans l'usage en vient à être recherché dans la reconnaissance de sa valeur en tant que désir: c'est l'usage du désir se suffisant à lui-même et pour le consommateur l'effusion religieuse envers la liberté souveraine du désir. Des vagues d'enthousiasme pour un modèle de jouissance donné, soutenu et lancé par tous les moyens d'information (bourgeois ou de dite émancipation sexuelle révolutionnaire), se propagent ainsi à grande allure. Un style érotique surgit d'un film; une revue "révolutionnaire" lance des regroupements d'individus qui lancent des formulaires sexuels divers. La pornographie exprime ce fait que, dans le moment où la masse des désirs glisse vers l'aberration, l'aberrant lui-même devient un désir spécial. Dans les affiches publicitaires, par exemple, non plus puritaines mais d'une provocation sexuelle supplémentaire pour vanter des objets quelconques vendus (cocotes minute ou télévision), ou qui découlent par échange de leur propre sphère (soutiens-gorge, livres pornos), on peut reconnaître la manifestation d'un abandon mystique à la transcendance du désir. Celui qui collectionne les photos érotiques qui sont vendues pour être collectionnées accumule les indulgences du désir marchandise, un signe glorieux de sa présence réelle parmi ses fidèles. L'homme réifié affirme la preuve de son intimité avec le désir-marchandise. Comme dans les transports des convulsionnaires ou miraculés du vieux fétichisme religieux, le fétichisme du désir parvient à des moments d'excitation fervente. Le seul usage qui s'exprime encore ici est l'usage fondamental de la soumission.

20) Sans doute le pseudo-besoin imposé dans la consommation moderne ne peut être opposé à aucun besoin ou désir authentique qui ne soit lui-même façonné par la société et son histoire. Mais le désir abondant est là comme la rupture absolue d'un développement organique des besoins sociaux. Son accumulation mécanique libère un artificiel illimité, devant lequel le désir vivant reste désarmé. La puissance accumulative d'un artificiel indépendant entraîne partout les falsifications de la vie sociale.

Dans l'image de l'unification heureuse de la société par la jouissance, la division réelle est seulement suspendue jusqu'au prochain non accomplissement dans le jouissif, chaque mode de jouissance particulier qui doit représenter l'espoir d'un raccourci fulgurant pour accéder enfin à la terre promise de la jouissance totale est présentée cérémonieusement à son tour comme la singularité décisive. Elle comme dans le cas de la diffusion instantanée des modes des gadgets qui vont se trouver portés ou loués par presque tous les individus du même âge, le mode de jouissance dont on attend un pouvoir singulier n'a pu être proposé à la dévotion des masses que parce qu'ils avaient été tirés à un assez grand nombre d'exemplaires pour être consommés massivement. Le caractère prestigieux de cette "combine" quelconque de jouissance ne lui vient que d'avoir été placé un moment au centre de la vie sociale, comme le mystère révélé de la finalité de la jouissance. Le "mode jouissif" qui était prestigieux dans le spectacle devient vulgaire à l'instant où il entre chez le jouisseur en même temps que chez tous les autres. Il révèle trop tard sa pauvreté essentielle qu'il tient naturellement de la misère de sa production. Mais déjà c'est un autre mode sexuel qui porte la justification du système et l'exigence d'être reconnu.

ON PEUT RENCONTRER ACTUELLEMENT DES COPAINS D'ARCHINOIR A GRENOBLE, CHAMBERY, LYON, BORDEAUX, EN ALGERIE, ET EN ZAMBIE!

(note pour le texte sur la sexualité de Grenoble : document n3

Tract rédigé par deux copains d'Archinoir alors à Grenoble? à visée surtout provocatrice, mais finalement pas distribué 9



## EVIDENCES SUR LA SUBJECTIVITE, LE DESIR, ET LE PROLETARIAT.

### 1) Evidence sur la subjectivité et la mort

1- Toute l'évidence du temps actuel tient à ce que le battement historique de l'espace est mort. (La radiographie secrète de l'espoir, quoi.)

Pour comprendre que le temps "passe", il faut passer, c.a.d. trépasser. Le vomir, l'écouler, c'est la conscience (car c'est la conscience du temps qui passe, la conscience du passé, la conscience de la durée qui dure lentement en s'usant). La répression c'est alors la porte ouverte vers la "survie" (!).

La marge entre espoir et désespoir devient la liberté. Mais la liberté meurt de n'être qu'une marge.

2- On pourrait épiloguer toujours vainement sur la dialectique de l'individu et de la mort. On n'arriverait pas à comprendre cette relation; c.a.d. que la relation dialectique est uniquement saisissable par la conscience; or c'est ici que la conscience pourrit, sur ce point nodal, justement.

3- Je veux dire que l'individu et la mort, ce n'est pas du tout la mort de l'individu. Mais l'individu de la mort, ça n'existe que parce que la conscience s'est vomie elle-même. Elle s'est chié totalement dans la mort.

4- La conscience donc, c'est actuellement la dissolution, le temps qui passe, le temps de la mort. Car l'histoire morte du temps est venue, comme un espace, nous environner. Il faut reprendre la conscience en main. Qui? ce qui est le dépassement de la mort...

5- Attention, actuellement, la conscience, c'est un tombeau. Mais l'histoire, c'est le salut. (poil au cul)

6- Je ne peux rien attendre de moi, de ma conscience et de ma subjectivité, mais uniquement de ce qui fonde ma subjectivité, la réalisation de mes désirs, c.a.d. la lutte contre le pouvoir.

7- La conscience sent mauvais

La subjectivité n'existe plus, pas, pas encore

Elle RE-viendra

Elle se créera par et dans la lutte de classes

Le désir du mouvement devient MON désir (désir de réaliser LES désirs qui sont en moi, afin qu'ils deviennent MES désirs). Et c'est la PRATIQUE REVOLUTIONNAIRE qui créera des subjectivités.

8- La subjectivité n'est pas essentiellement radicale

Je ne lutte pas pour réaliser ma subjectivité mais pour avoir enfin ma subjectivité.

Je ne lutte pas pour réaliser mes désirs, mais pour enfin avoir mes désirs.

## II°) EVIDENCE INTERNE

1)- La mort pisse aigre doux dans le regard. Le vent va nous achever. Nous sommes enfoncés dans le soleil rouge de l'horreur jusqu'aux reins. Nous portons en nous les musiques officielles du souterrain. (Lyon 19/2/70)

2)- Une seule issue: PARLER CONTRE LES PAROLES. Revenons maintenant sur la théorie comme écriture, à la limite. Entre le "je", le "tu", et le désir qui les fait se rencontrer, s'établit un jeu à trois que le "je t'aime" à la fois indique et fige.

ET QUE, DANS CES CONDITIONS, PARLER DE "MES DESIR" EST RIEN MOINS QU'UNE EVIDENCE.

Notre vie doit rendre compte de cette question que nos désirs nous posent (Le "Semeur", n°3, "Poétique, Denis Meuret "Pour vivre poétiquement")

3°)- Nous glissons mal et vite. Nous mangeons nos cerveaux

4)- La théorie, comme limite à l'écriture de limite. Le sang des ""choses", c'est le détournement des "choses" en sang. (En sang car nous les faisons saigner.)

5) - La vie des gens s'arrête continuellement dans le jeu morbide ce qui n'est pas la vie. La mort, par contre, a toujours le regard froid des oiseaux.

MAIS LA MORT EST CONTINUUELLEMENT LA PROVOCATION VITALE .

6) - J. (21ans) aime entrer dans un sexe .

7) - Le désir nous piège continuellement , car il <sup>arr</sup> arrive à s'identifier, à ce qui le piège. (c'est à dire la société spectaculaire marchande).

ON SAIT BIEN COMMENT LE DESIR CREE LA REPRESSION CAR LA SEPARATION GENERALISANTE IDENTIFIE.

8)- Peut-être le saut au dessus de la limite, c'est l'absence actuelle (1970) de "désirs" ou, plus exactement l'indifférence absolue envers les désirs incohérents ou contradictoires ou unitaires (du pouvoir?)

9) Effectivement, c'est peut être comme ça, et dans cette situation que se situe la naissance des désirs qui tuent le pouvoir, de ceux sur lesquels fonder la destruction du vieux monde, (et donc, en même temps une pratique politique radicale.) Ces désirs qui seront vraiment les nôtres ne naîtront qu'en reprenant aussi à leur compte, afin de les transformer, les vieux désirs préhistoriques cad nos désirs actuels.

LES DESIRS SERONT REVOLUTIONNAIRES SI NOUS FAISONS LA REVOLUTION.

LE SEUL DESIR SUR LEQUEL FONDER NOTRE PRATIQUE POLITIQUE ACTUELLE EST LE DESIR DE FAIRE LA REVOLUTION.

10) Exerçons sur notre vie les exigences de notre vie. Nous devons prendre nos désirs dans

la réalité car nous devons posséder le désir de la réalité. (Nous devons car nous sommes en danger) (En effet, au risque de nous répéter, la réalité c'est que nos désirs actuels sont ceux du pouvoir, et qu'ils ne dépasseront que transnués par les désirs issus de la

pratique révolutionnaire radicale) (Et que cette pratique ne peut se fonder que sur une analyse politique )

11) La guérilla de la conscience et des désirs peut être une fête.

Lourde chienlit sale de la peur les talons dans la moëlle épinière.

### III) EVIDENCE SUR LE PROLETARIAT COMME OBJET

Le prolétariat, en réalisant son passé, ne réalisera pas que son futur. Le présent pourra alors exister; mais croire que le prolétariat révolutionnaire, c'est à dire ..., est issu de la lutte des désirs contre le vieux monde, et croire que le vieux monde n'est pas créateur des désirs, c'est de la couille. Le temps vécu ne s'éloigne pas dans le spectacle; c'est le temps qui piège; et le vécu qui pue, le spectacle c'est un peu leurs rapports.

Car prendre ses désirs pour la réalité, c'est croire que les désirs sont dans la réalité. Non, ils viennent. Ne vous pressez pas. Mais ne prenez pas votre temps, car vous prendriez le mien, et c'est là que je peux devenir méchant.

Provisoirement l'identification entre l'image de la révolution, et la motivation de notre pratique, c'est inéluctable le savoir, c'est tout. Ces notes sont brèves, mais l'histoire est douce?

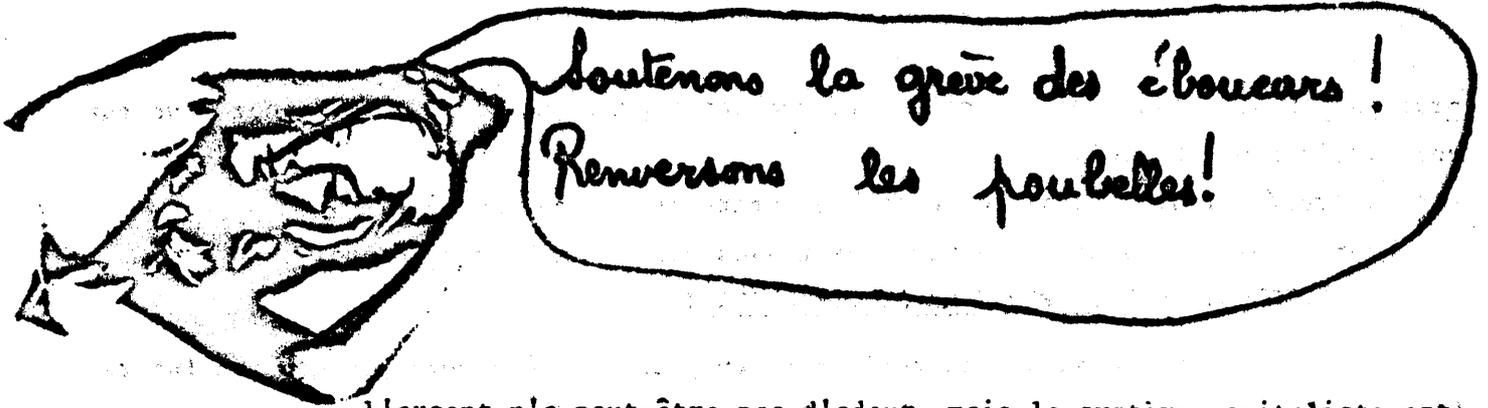
#### ATTENTION

Je me suis accroché à mes désirs, mes désirs se sont accrochées à moi, je ne suis plus arrivé à me distinguer d'eux

Je me suis fait eu.

Je sais maintenant que ce n'est pas la réalité immédiate des désirs immédiats qui pourra faire crever la merde de ma vie. Simplement ma vie sera la merde de mes désirs et la merde de leur réalisation merdique.

J'arrête les frais.



*Soutenons la grève des éboueurs !  
Renversons les poubelles !*

L'argent n'a peut-être pas d'odeur, mais le système capitaliste est en train d'en trouver une, celle qu'il mérite, celle de sa merde!

La ville commence à s'emplier de poubelles, résidus d'une société qui consomme autant qu'elle jette, société marchande contemplant aujourd'hui le spectacle de ses emballages encore à demi pleins, société pauvre qui crache des résidus de luxe pour conserver ses faibles forces productives.

Aujourd'hui les éboueurs (90 % de travailleurs immigrés) refusent d'être confondus à la merde qu'ils transportent.

La bourgeoisie n'aimant pas avoir sa barboteuse urbaine pleine de caca, fait appel à son armée briseuse de grèves pour casser les reins du mouvement ouvrier.

Si aujourd'hui le système capitaliste marchand progresse avec l'histoire de ses poubelles, il ne faut pas oublier ces autres poubelles de l'histoire qui sentent elles aussi le cadavre formolé (Lénine aurait 100 ans !) - cadavre dont les adeptes cherchent encore à mystifier et à détourner la juste lutte des travailleurs immigrés.

Renversons les poubelles :

- dans les entrées des immeubles "chics" et des hôtels particuliers.
- dans le hall des hôtels luxueux, des bordels pour politicards et les boîtes de nuit.
- dans les magasins : bijoutiers, orfèvres, mode et drugstores.
- dans les galeries de peinture et les sites artistiques : musées, grands spectacles.
- dans les voitures officielles : C.M., C.M.D., C.B.

LE BAL DU POUVOIR ET SUR QUELQUES FAILLES CREEES

Le bal du samedi soir (ou du dimanche après-midi) est une vieille institution de la bourgeoisie dominante. Si les bals ont existé antérieurement, la forme générale qu'ils ont actuellement date de l'avènement de la république bourgeoise. (Le 14 juillet est principalement "fêté" dans le peuple par les bals de quartiers... le flon flon bleu, rouge, ah ça ira, ça ira....quand?)

Les gens, dans l'alégresse de la révolution de 89, ont spontanément exprimé leur joie en chantant, en dansant, tandis que ceux qui savaient jouer d'un quelconque instrument de musique s'exprimaient à leur manière, servant de support musical à l'enthousiasme libéré. Ces instants avaient alors une signification réelle; vécus pleinement dans la liberté ressentie, ils étaient des moments de fête, c'est à dire de créativité réelle.

Pendant un certain temps qui suivit la révolution bourgeoise, les sans-culotte de la veille, néo-prolétaires, conçurent encore partiellement eux mêmes les formes de leur bal, une semi-créativité relative put encore se manifester; mais très vite elle disparut totalement pour deux raisons qui se confondent dans le nouveau rapport social.

-La bourgeoisie essayant peu à peu son pouvoir, organisait fatalement de plus en plus tous les moments de la vie de la classe qu'elle dominait.

-En même temps, les prolos, peu à peu placés non plus dans des moments révolutionnaires libérateurs, mais dans des instants de domination par la bourgeoisie, ne pouvaient plus être créateurs (la fête était finie.)

Cependant la révolution avait fortement ancré la fête du bal dans les désirs des prolétaires-ex-révolutionnaires

La canalisation récupératrice de ce désir par le pouvoir a été d'en faire une tradition, une sorte de commémoration de la joie révolutionnaire.

Instituant d'abord le bal du 14 juillet, la bourgeoisie a étendu la commémoration à chaque fin de semaine: comme une récompense au labeur hebdomadaire des travailleurs

Créés spontanément par les révolutionnaires sur des lieux de vie mouvants et changeants (au hasard d'une rue, d'une place publique) sous l'emprise bourgeoise choisissant espace et temps, les bals furent structurés de façon de plus en plus rigide et répressive:

D'abord encore organisés en plein air, l'espace étant limité par des barrières, le temps par le temps imparti; plus tard, pour des "raisons atmosphériques" la bourgeoisie fit pénétrer les bals dans les salles réservées entre autre à cet effet: "les salles de fêtes". Cela permettant surtout au pouvoir d'achever l'affirmation de son emprise sur la vie des prolétaires.

Actuellement la plupart des bals se déroulent, été comme hiver, à l'intérieur des murs .

### Organisation des bals actuels

Les bals sont organisés par des associations les plus diverses: du vélo-club aux officiers de réserve. Réservés à des couches plus ou moins ou pas du tout populaires, la sélection se fait par le prix d'entrée, la tenue vestimentaire (surtout ne pas oublier de faire papillonner son noeud au bal du rotary ) ou plus "simplement" par des cartes d'invitation.

Je vais parler des bals abordés par le "populo": je connais que ceux là, c'est ceux que j'ai pu me payer , c'est forcément ceux qui m'intéressent. \*\*\*

Le prix d'entrée est de 6 à 10 F suivant la "cote" de l'orchestre qui " anime".

Pour beaucoup de jeunes (notamment les apprentis et les chômeurs ) ce prix est trop élevé et ils essaient de resquiller d'une façon ou d'une autre (on verra plus loin comment certaines situations se créent ainsi). Enfin ceux qui ont assez de fric (ou qui en ont de temps en temps assez pour ne pas se faire chier de temps en temps à essayer de resquiller) entrent.

\*\*\* La clientèle en est exclusivement jeune, les vieux prolos étant installés devant leur télé pour la "distraction-récompense" de fin de semaine . Et les jeunes sont à 90% des fils d'ouvriers, apprentis ou chômeurs-trimards (souvent moins de 20 ans). Les jeunes lycéens, étudiants ayant leurs boîtes à danser où ils ne se mêlent pas à la populace.

### Le désir du bal.

Qu'est ce qui fait qu'on va dans les bals?

(il va de soi que je fait partie du sujet évoqué. Je n'ai jamais eu la volonté d'aller au bal pour foutre le bordel ou "créer une situation". J'y suis toujours allé, et bien avant que je le pige, mu par le désir commun aux amateurs de bal. Quand j'écris "on", c'est de moi qu'il s'agit et par extension du vécu, des autres)

C'est, bien sur, un ou des désirs qui font pénétrer dans une salle de bal.

Bossant toute la semaine (pour ceux qui ne bossent pas, c'est quand même vrai puisque l'emmerdement quotidien n'est pas seulement dans le travail), se faisant chier au boulot, avec des temps d'après boulot mornes et réduits (bistro, dodo) les jeunes voient la fin de la semaine comme une sorte de fête . Ils idéalisent forcément ce moment où tout le monde se retrouve pour "essayer de s'amuser" . Le samedi soir (le lendemain "on se lève pas") est à l'intérieur même du week-end "marginal", l'instant où "tout doit se passer" à la faveur de la nuit: accomplissement de tous les désirs: joie d'être ensemble, de vivre passionnément, de baiser....etc..)

Et pour canaliser ce désir le pouvoir a prévu le bal: musique, danse, flirt, foule, boisson. Ce n'est pas par hasard: le bal a cor répondu, à un moment donné à une manifestation où tout s'est passé, où les révolutionnaires de 89 ont vécu la fête.

Une fois à l'intérieur du bal on déploie, désespérément, toute sa volonté d'amusement. En vain, bien sur.

Les musiciens, payés par les organisations, produisent mécaniquement leur zizique, avec la mine contristée des professionnels qui gagnent leur croûte. A jamais séparés des danseurs, ils tiennent le rôle de contremaitres en contredance: tel air a telle longueur, pas une mesure de plus, telle série à telle composition : 3 slows, 3 jerks, 3 slows, 3 jerks (entrecoupés de 2 valsés, 2 tangos pour faire plaisir aux organisateurs-patrons qui, généralement vieux, vivent de leurs souvenirs de glaciations passées)

Les danseurs-payeurs subissent ce spectacle et commencent à se dire que la fête espérée n'est pas, ce soir encore, au rendez-vous.

Alors on entreprend la démarche vers les filles qui, "sagement" rangées sur le côté de la salle, "attendent"!

Mais on se heurte à l'indifférence morne ou à l'agressivité imbécile.

Les filles dans les bals attendent... le mari, le prince charmant, le charme du mariage. Elles ont de l'éducation!

Quand ce n'est qu'elles vivent la musique diffusée qui figure l'idole de music-hall, "l'homme type" qui les fait "réver la fête" .

Elles ont de l'information!! Et même lorsqu'on représente une figure qu'elles acceptent le rapport est aussi peu jouissif que ne le permet pas la représentation et les fatras spectaculaire dans lequel il s'est noué.

Alors, dernière démarche désespérée, on se rue sur les comptoirs et on se sabule la gueule. Le bal devient rapidement une errance de mecs bourrés qui tournent en rond, se croisent, rigolent trop bruyamment et enfin se tapent sur la gueule entre eux, pour un rien pour une impossibilité à vivre "leur FETE".

Le pouvoir, bien planqué, reste ainsi ignoré des jeunes prolos qui déversent leur agressivité les uns sur les autres.

Cependant, depuis un an environ, et de plus en plus, il est quelquefois révélé par certaines situations créées par le bal.

J'en connais notamment deux pour les avoir vécues dans mon patelin, quelques autres par des informations.

I. Un samedi soir, à la fin de 68, je me trouvais dans le hall de l'entrée de la salle des "fêtes" avec 2 ou 3 copains, autour de nous une trentaine de jeunes qui trouvant le prix d'entrée trop élevé attendent. Quelques uns expliquent aux préposés à la vérification des billets (des employés municipaux) que c'est trop cher, que c'est dégueulace...etc..

Les copains et moi on pense de même et, parcequ'on a envie de rentrer (rien d'autre à pouvoir foutre le samedi soir, "bal-espoir-fête" etc..) on se met à gueuler un peu plus fort, d'autres se joignent à nous et on se retrouve une quinzaine à gueuler notre

colère, tandis que le reste des mecs nous encourage sans toutefois se manifester vraiment. Puis nous passons aux actes, on ouvre brusquement les portes battants d'entrée et on les bloque ouvertes, ce qui produit une faille de 4 à 5 mètres de large, aussitôt une bousculade, on tente de pénétrer à 5 ou 6. Le "service d'ordre" se renforce alors très vite de plusieurs organisateurs venus boucher les trous une courte bagarre se déroule, un copain tire un coup de pied à un flic improvisé qui se torde de douleur, quelques coups de poing sont échangés, mais les flics réussissent à fermer les portes à battants, à les boucler de l'intérieur. C'est exclure notre entrée mais aussi celle des gens qui viennent d'acquitter le prix de leur billet et qui veulent "légitimement" entrer, d'autant plus que, massés devant la porte nous les en empêchons également. Au bout de quelques minutes, les cerbères se trouvent obligés d'ouvrir les portes; nous en profitons pour les bloquer à nouveau, nouvelle bousculade mais, cette fois, la presque totalité des mecs s'en mêle.

Cependant, entre temps, les organisateurs ont téléphoné aux flics (les officiels de la préfecture) qui se ramènent et nous refoulent en dehors du hall. Quelques minutes de calme et nous repartons à l'assaut, mais cette fois peu suivis; ce qui fait qu'arrivés en contact avec les flics, on se retrouve 3 ou 4, et je me fait embarquer.

II. Début 70 nouvel attroupement de mecs devant la même entrée de la même "salle des fêtes". Raison: les organisateurs (des normaliens) à minuit trente ne laissent toujours pas entrer les gens à l'oeil (contrairement à la tradition qui veut qu'après minuit c'est gratuit vu que c'est presque fini) Raison invoquée par ces organisateurs-normaliens pour faire payer jusqu'au bout: "si on laisse entrer maintenant, tous les voyous vont en profiter et il va y avoir de la bagarre à l'intérieur". (évidemment ceux qui attendent d'entrer sont les voyous qui n'ont pas de fric). On leur dit que c'est s'ils laissent pas entrer qu'il y aura de la bagarre. les normalisés ne veulent rien savoir. ça commence à plus que raler parmi les quelques 20 mecs qui attendent. Les insultes jaillissent. ça pousse devant la porte. Soudain, sous la poussée, un mec est propulsé à l'intérieur, aussitôt cueilli par le service d'ordre municipal, il a le temps de distribuer quelques gnons, on en distribue quelques uns aussi, mais les flics (3 gardiens de la p...) interviennent et ramassent le mec. La colère s'amplifie, d'autant que de nombreux arrivants se joignent à nous et que des jeunes, à l'intérieur, se manifestent en venant gueuler à leur tour. Les cerbères (5 ou 6 "flics municipaux" + une dizaine de "normalisés") sont visiblement affolés. Les gardiens de la P... reviennent juste au moment où le bal se termine, ce qui fait que les mecs qui gueulent à l'intérieur font la jonction avec nous qui pouvons à présent entrer. On a des comptes à régler. Vive bousculade au cours de laquelle une jeune femme reçoit un gnon de la part d'un flic, le mari attrape le flic au collet, prêt à le frapper.

Une quarantaine de jeunes entourent très rapidement les cognes. A ce moment décisif nous subissons la répression de 2 ou 3 copains du mari furieux; ils sont eux aussi avec leurs femmes et essaient de calmer leur copain; ils y parviennent en partie et empêchent que le flic soit frappé. Ce faisant, ils se placent entre le flic et nous, ce qui nous gêne nettement. Cependant la poussée est forte, les flics sont obligés de refluer comme ils peuvent vers la sortie essayant vainement de saisir leur matraque (ils sont en quelque sorte immobilisés par la pression de la foule). Les cris fusent: "Flics-S.S.". Certains jeunes se ramènent de l'intérieur du bal, le poing levé; on entend un "Vive l'Anarchie" (je ne connais pas les auteurs de ces cris ou simplement 1 ou 2 de vue: des habitués des bals). Hélas, les copains du mari et leurs femmes sont toujours entre nous et les flics alors que ceux-ci refluent vers la sortie; c'est ainsi qu'un coup de pied que je lance dans la direction de l'un d'eux est détourné par une jambe. A un moment cependant, ils reçoivent de vives bourrades. Mais ils ont réussi à atteindre la sortie, et c'est sous les cris redoublés de "S.S." qu'ils battent en retraite dans le commissariat, (nouvellement installé) qui se trouve à quelques vingt mètres de la salle de fêtes. Le mec embarqué ayant été relâché, ça en restera à peu près là.

#### Remarques:

Un an a séparé les deux manifestations évoquées; entrecoupées de quelques petits incidents. Cette année montre des différences notables dans les 2 événements.

-La première fois, les éléments radicaux "prédisposent" la situation par leur action, mais l'apparition des flics fait nettement fléchir l'ardeur de la foule des manifestants.

-La deuxième fois, l'intervention des flics ne fait qu'augmenter la colère de la masse (au signal de la colère d'un individu) mais les éléments ex-radicaux n'agissent que dans l'anonymat de la foule (cf mon coup de pied au cul perdu) et la masse ne s'est pas radicalisée tandis qu'aucun nouvel élément radical ne s'est révélé.

Car le problème est celui-ci:

Au cours de l'année émaillée d'"incidents" et d'interventions flicardes, la masse des mecs a pris l'habitude de se frotter plus ou moins aux uniformes, aussi le tabou qu'ils constituaient a partiellement disparu. Mais en même temps, les éléments radicaux se sont fait repérer (en se faisant embarquer ou simplement par les cerbères municipaux) et leur latitude d'action s'en est trouvée nettement réduite.

Autre fait notable: la seconde fois des éléments intérieurs à la salle de bal sont venus se joindre aux manifestants extérieurs.

Donc, plus de séparation entre certains de ceux qui matériellement peuvent se faire chier et ceux qui n'ont pas assez de fric pour le faire; et qui, effectivement, se font moins chier en combattant le pouvoir des cerbères et des organisateurs (remarque d'un mec: "c'est plus marrant d'essayer d'entrer à l'oeil en emmerdant les poinçonneurs que d'être dans le bal!"). On voit donc, que si, dans les deux plus importantes manifestations c'est pour une question

de désir d' entrer qu' elles se sont produites, le plaisir de combattre le pouvoir devient en lui même la réalisation de ce désir.

Evidemment, le pouvoir en la personne des cerbères, organisateurs et flics, est plus visible a l' entrée, plus " palpable " qu' à l' int"rieur. Ceci expliquant le lieu des luttes.

Cependant à l' intérieur, les " incidents " se multiplierent au cours de l' année: tel organisateur recevant une bouteille sur la gusule; telle buvette ou stand de bouffe étant pillée; ou tel orchestre, après la représentation, jouant la fille de l'air dans les coulisses, poursuivi par des mess envahissant l'ascène; etc...

Une troisième affaire se déroulant dans cette même salle des fête a mis aux prises au cours d'un gala de la CGT, un copain ouvrier et quelques potes à lui au service d'ordre CGT et ses pontes. Résultat: le secrétaire départemental amoché par le copain. Plainte déposée par cette personnalité régionale auprès des flics. Affaire embrouillée qui traîne, finalement amnistié par Pompidou et son avènement.

#### Possibilités de détournement d'un bal en plein air.

On a vu que le bal en plein air devenait assez rare, cependant l'été, dans les petits patelins il s'eh déroule encore.

Ainsi; dans un village, l'été dernier, nous nous étions r endus à 6 ou 7 dans un de ces bals. Ce genre de bal, moins repressif car uniquement limités dans l'espace par des barrières très souvent amovibles, permet des détournements intéressants que les murs des salles excluent. Nous étions arrivés de bonne heure, l'orchestre commençait juste à s'instalêer, personne n'était encore dans l'enceinte r éservée.

Nous bloquons alors l'entrée ~~sa~~ expliquant aux arrivants que c'était con de payer et d'entrer puisque la musique passerait au-dessus des barrières métalliques basses de 1 mètre, et qu'on pourrait tout aussi bien danser à l'extérieur de l'enceinte.

"C'est vrai" s'exclament beaucoup de jeunes. Et le bal parallèle commence, d'abord constitué d'une quinzaine de danseurs, puis le nombre augmente sensiblement.

Nous n'avons pas constitué de "piquet de grève", car soit notre démonstration est exemplaire et les gens se joignent à nous, soit elle ne l'est pas et notre expérience crève d'elle même. En fait c'est réussi un bout de temps: les musiciens pendant une demie heure se produisent devant 4 ou 5 couples à l'intérieur et trois fois plus à l'extérieur, nous occupons la place, une partie de la rue.

Mais l'arrivée d'une foule importante est le tournant décisif: soit ils se joignent à nous et probablement plus personnen'entre dans l'enceinte ce qui conduit inévitablement l'orchestre à s'arreter et les organisateurs à prendre une décision (ils ne peuvent se laisser dérouler un bal non rentable) soit ils entrent. Après peu d'hésitation, c'est se qu'ils font, renversant les rapports des forces entre danseurs intérieurs et extérieurs et par la suite, tous ceux qui arrivent paient et entrent.

D.7

Quelques uns qui sont avec nous décident aussi d'entrer, nous nous retrouvons une quinzaine, puis 10, puis nous mêmes.

L'entrée massive précédente a donc été effectivement déterminante.

A noter: Les jeunes qui forment cette masse étaient du village, connaissant donc bien les organisateurs, alors que ceux qui s'étaient joints à nous étaient, comme nous, étrangers au patelin.

D'autres possibilités sont offertes dans ce genre de bal de place publique par l'enlèvement des barrières, leur suppression ou leur recul dans l'espace (jusque dans la rue)

Une pratique de ce genre nous a valu un léger affrontement avec le service d'ordre organisateur.

Quelques remarques générales en guise de conclusion provisoire.

Le bal est un des lieux de l'exploitation quotidienne de notre vie.

Le pouvoir, à plusieurs endroits différents (cf les nouvelles données dans les journaux et celles qu'ils taisent) se trouve légèrement ébranlé par les quelques failles qui s'y produisent depuis quelques temps.

La subversion du bal s'intensifie en même temps que s'intensifie la répression de nos désirs par la réduction de l'espace temps de l'ombre de la "fête".

La lutte (de classe) pour la réalisation de nos désirs passe aussi par là.

Etant bien entendu que seuls les exploités ayant le bal inclus dans leur type de survie peuvent désirer quoi que ce soit sur ce plan là.

Note Dans la ville où j'habite et qui est le lieu des manifestations sus évoquées le pouvoir a construit le nouveau commissariat à quelques 20 mètres de la salle de bal ("salle des fêtes"). Il est entré en fonction vers le mois de septembre 69.

## LA GREVE DU SEXE

( ou l'art de se faire baiser )

D'abord la petite histoire . J'avais envie de baiser avec une fille depuis longtemps . Au moment où ça peut se faire , paf , popaul qui se fout en grève . Merde alors .

Puisqu'historiquement refoulé , ce désir a entraîné un espoir et une distorsion de sa réalisation qui a subi les projections mythologiques qu'on a tous dans la tête . La pulsion originelle s'est transformée en finalité formelle ( fétichisation du coït . ) . Si bien que le moment arrivé, la concrétisation n'a rien à voir avec l'image faite . Or, l'image faite est alors le moteur unique de cette concrétisation (ce n'est plus la pulsion originelle) . Cette concrétisation ne peut alors correspondre à l'abstraction. conséquence : impossibilité d'érection .

Mais pourquoi cette image est elle devenue le moteur de la concrétisation? Le fossé entre pulsion originelle et fétichisation de sa réalisation se creuse avec l'impossibilité de réaliser le désir dans l'immédiat . Le laps de temps entre les deux laisse à l'idéologie la possibilité de s'infiltrer . Les mythologies amoureuse qu'on a dans la tête (cf cinéma , littérature , toute la culture )se plaquent sur une réalité inconnue , indomitable . La frustration de ce désir entraîne une activité de l'esprit qui tend à palier à ce manque par des idées, des représentations qui creusent la distance entre le désir réel et la possibilité de le satisfaire .

Ainsi le désir originel est-il détourné quantitativement et qualitativement de celle qui l'a suscité et de sa réalisation totale . Il est récupéré par l'idéologie qui le transforme en fille mythique et coït mythique dont l'obtention concrète est impossible (dimension extra-humaine) et qui fait reculer toujours plus l'appréhension totale et réelle du désir originel et de son accomplissement pendant que refoulement et angoisse s'accumulent .

Paralèlement à ces mécanismes , pour continuer ma petite histoire ; marrine en moi l'idéologie du mâle , de la puissance et toutes ces merdes .

Mes "expériences " sexuelles ont souvent eut comme toile de fond cette preuve de virilité . Si bien que devant mon erection impossible je fus pris de panique et plus on veut bander moins on bande et plus on s'énnerve et se cont- triste ... , le tout couronné d'une érection (enfin !) mécanique et d'une éjaculation pénible . Pas valable .

Cette virilité inaccessible est à la mesure des fétiches qu'elle veut pourfendre . Notre vie n'est que le pantin des idées qu'on nous fout dans le crâne .

Mais comme mon gland est inscrit au syndicat des prolétaires de la cullotte et que je suis un patron progressiste je vais lui accorder les 6 coups par nuit qu'il a revendiqué par sa grève .

- LES PIEDS DANS LA PLAIE -

- 1 - Le viol est l'intrusion de force d'une manifestation extérieure dans un individu ou un groupe d'individus, manifestation qui a pour but de satisfaire les besoins de celui qui la commet, évidemment au détriment des désirs réels de celui ou de ceux qui le subissent.
- 2 - La société bourgeoise maintient sa dictature sur tous les domaines de notre vie par un viol permanent.
- 3 - Le viol est nécessairement inhérent à tout système éducatif.
- 4 - L'éducation bourgeoise est un viol permanent au service de la classe bourgeoise.
- 5 - L'enseignement prodigué généreusement à l'Ecole Normale est lui aussi bourgeois, au service de la classe possédante, et basé essentiellement sur le viol.
- 6 - A l'E.N. , on nous viole pour nous apprendre à violer.
- 7 - Toute situation "pédagogique" est basée sur le viol.
- 8 - En nous apprenant la technique du viol, on ajoute à notre qualité de violés celle de spectateurs de notre propre viol.
- 9 - Ce spectacle, habilement monté, s'il endort la majorité et la rend passive, provoque chez certains une prise de conscience de leur véritable situation.
- 10 - On nous oblige à vivre quotidiennement sur le théâtre de notre viol, sans songer que l'odeur nauséabonde qui y flotte puisse nous exaspérer.
- 11 - Certains d'entre nous aiment à être violés, mais le proche abandon de cette position pour celle de violeurs salariés et syndiqués les indispose. La vie à l'E.N. n'a de sens pour eux que pendant les cours.
- 12 - D'autres aiment violer, mais leur position présente ne leur permet pas de s'exprimer pleinement, et finalement les rend insatisfaits. Leur misérable existence ne prend un sens que pendant les stages dans les classes et lors des leçons d'essai.
- 13 - D'autres aiment violer par devant et aiment être violés par derrière. Ceux-là sont comblés par cette E.N. sado-masochiste, mais la précarité et la courte durée de leur situation les angoisse, les inquiète.
- 14 - D'autres enfin ont horreur d'être violés et n'ont aucun besoin de démontrer leur puissance en violant. Ils n'ont que faire d'un pouvoir aliéné et mystificateur, le pouvoir de violer, qui n'est en fait qu'un viol du pouvoir. Leur insatisfaction est totale. Leur vie à l'E.N. n'a aucun sens pour eux.
- 15 - Tous ces insatisfaits, inquiets, angoissés, indisposés partiels ont une vague conscience du fait que ce qu'ils vivent à l'E.N. ne répond pas à ce qu'ils désirent.
- 16 - Aussi essaient-ils d'échapper à cette triste et misérable réalité en prenant des cuites.
- 17 - La majorité d'entre nous trouve dans l'alcool le moyen de dégueuler à la face des autres la misère de sa vie.
- 18 - La cuite joue un rôle encore plus important: sous l'empire de l'alcool, comme il le serait sous l'empire d'une autre drogue, l'homme ivre, fût-il alcoolique héréditaire, fût-il même normalien, est incapable d'effectuer son travail suivant les normes prescrites et par là ne peut plus tenir sa place dans l'immonde hiérarchie sociale et le système productif mangeur d'enfants.
- 19 - Incapable de travailler, donc ne pouvant être exploité de façon aussi satisfaisante par la bourgeoisie, le normalien ivre devient une charge pour la société, qui le paie 923,08 Frs par mois. Est dangereux pour la société qui adore le grimaçant Dieu Travail celui qui préfère jouir plutôt que peiner, s'éreinter, se faire exploiter.
- 20 - Les considérations morales qui font s'enfuir les curés de tout acabit devant l'ivresse et la jouissance ne sont que le justificatif a posteriori d'un ordre social basé sur l'exploitation effrénée du travail.
- 21 - Les cuites sont donc dangereuses pour la société bourgeoise, et c'est en tant que telles qu'elles sont réprimées à l'Ecole Normale.
- 22 - Aujourd'hui, à l'E.N. comme dans tous les autres temples de la répression organisée au profit de la bourgeoisie, le bon travail, primé, médaillé, félicité, encouragé, est l'emblème de toutes les crapules théologiques, courtisans frigidés du capital.
- 23 - Saûlons-nous en ayant conscience d'être dangereux !
- 24 - Ne travaillons plus, détruisons l'image dominante et sadique du Dieu Travail, nouvelle idole des curés humanistes pseudo-marxistes !

**CONTRE MANIFESTE DU 29 JANVIER 1970 REDIGE A GRENoble ENTRE 22H ET 23H SUR LA SEXUALITE, LA MNEF, ET LEURS PROBLEMES:**

A été distribué il y a 2 a 3 mois à Grenoble un papier de la MNEF - AGEF sur la sexualité qui est un véritable manifeste de débilité, de morale et de papa-maman, arrear! aveul! youp! youp! youp! youp!

Ce tract parle sur plus de deux pages de la contraception et de l'avortement et il reste quand même une page pour insinuer perfidement que la sexualité libre, n'est que la sexualité libérée (c.a.d. libérée du problème de la conception).

A ces cuistres, nous répondons ceci:

1° NON, le problème de la sexualité libre n'est pas celui de la conception. Quel est le problème de la sexualité? Trouvez-le...

2° Entre les <sup>NON</sup>médécins non scrupuleux de gauche et les <sup>NON</sup>médécins scrupuleux de droite, qui choisir? Trouvez la solution...

3° Les médécins sont les valets de l'organisation de la survie. Ils exercent un pouvoir sur le corps. Ils vendent quelque chose. Il ne faut pas que leur marchandise dérange l'organisation de la marchandise, c.a.d. la production des consommateurs de la marchandise, c.a.d. la procréation. C'est dans leur nature de médecin que se situe la réalité du Conseil de l'Ordre. Les désaccords entre médécins progressistes et réacs ne font qu'exprimer deux conceptions différentes de l'organisation de la survie.

4° La MNEF EST UNE SALOPE PROGRESISTE:

A ceux qui ne le savaient pas encore, nous le révélons.

Elle reproche au Pouvoir de savoir qu'il se pratique beaucoup d'avortements et que le prix de revient de cette pratique est lourd EN JOURNEES DE TRAVAIL PERDUES.

Pour la MNEF une société harmonieuse serait une société où la sexualité ne gênerait pas le travail. CHAROGNE NOUS VOULONS L'ABOLITION DU TRAVAIL PAR LA SEXUALITE EN ARMES! (laïque et obligatoire)

5° L'enseignement de la contraception dès la puberté (avant, il n'y a pas de sexualité) à toute la population, vieille idée moderniste (ex: Suède) ne change rien à la misère sexuelle à la capacité de jouir énormément et ne rend pas les soirs de Boum (A.J.S. et autres) plus sensuels...

LA JOUISSANCE, VOILA NOTRE INTERET.

6° Au contraire, c'est la pornographie qui doit être réalisée, ainsi que l'érotisme (qui n'a rien à voir avec les récupérations de l'érotisme par la publicité, TAS DE CONSI)

LIBERTÉ DU CORPS, RECHERCHE DU PLAISIR - REALISATION DE LA PORNOGRAPHIE, la merveilleuse et inoubliable pornographie.

7° L'éducation sexuelle, c'est la sexualité bien éduquée, bien élevée, récupérée.

8° Les problèmes de la pillule, de l'avortement etc. sont des problèmes techniques aujourd'hui résolus, On s'y réfère uniquement dans le développement de la recherche du plaisir et de sa satisfaction.

Nous posons donc d'abord les problèmes réels.

-POURQUOI NE JOUISSONS-NOUS PAS ASSEZ ?

-COMMENT JOUIR PLUS?

Les problèmes techniques posés en priorité sont toujours l'expression d'un camouflage politique réel;

Trouver qui se camoufle à la Mnef: les curés ou le PSU?

9° Nous refusons que notre désir et notre plaisir soient planifiés:

MNEF, PSU, Catho de Gauche, etc... veulent même surplanifier l'absence du plaisir.

ABATTONS-LES COMME DES CHIENS

HALLALI! YOU! YOU! YOU! YOU!

(tract: tue! tue! tue! tue! tue!)

10° Le couple ?

la stabilité du couple = institution-couple  
= famille en puissance

11° Il n'y aura de conditions matérielles et (?) psychiques favorables au bon développement de l'enfant que lorsqu'il n'y aura plus de famille CAR COMMENT LA FAMILLE

PEUT-ELLE ETRE AUTRE CHOSE QU'UNE FAMILLE BOURGEOISE?

Nous remettons en cause non pas la famille en tant seulement que véhicule de l'idéologie bourgeoise, mais aussi en tant que structure socio-économico-culturo-sexuelle-etc. FONDAMENTALEMENT BOURGEOISE.

ENFANTS FRAPPEZ VOS PARENTS

SURTOUT S-ILS SONT DE GAUCHE!

12° Nous proposons en conséquence la création d'un COMITE CONTRE LA REPRESSON SEXUELLE Nous envisageons une série non limitative d'actions réalisables à court terme.

A) Dissolution du bureau MNEF de Grenoble, avant la destruction du BAPU (note 1)

B) Apprentissage mutuel avec les médécins (de droite et de gauche, on s'en bat les couilles) des méthodes de l'avortement. (ce qui peut être fait par n'importe qui, si c'est fait sérieusement; et pourquoi aurions-nous plus de garanties de la part d'un flic exerçant ce qu'on appelle la médecine que de notre part ...)

C) création de commandos de libération sexuelle, ayant comme but la libération sexuelle des enfants et jeunes adolescents en les initiant à la débauche et aux rapports sexuels malpropres etc.

(par exemple diffusion de littérature basement pornographique, mauvais exemples etc.)

13° UN JOUR NOUS BAISERONS SUR LES RUINES DES MNEFS ET DES BAPU ETC .ET NOUS JOUIRONS COMME BOEUF AUX YEUX ETINGELANTS DE PLAISIR QU'UN MEDECIN DE...GAUCHE BRANLERAIT DU PIED DROIT.

Note 1 au fait, s'il y en a que ça intéresse nous voulons aussi détruire la faculté, les casernes, les églises, les usines etc....

## INTERRUPTION D'UN COURS DE GEOGRAPHIE.

(Texte fait par des camarades Lyonnais dont déjà un texte a paru dans Archinoir N° 1 sur l'idéologie d'histoire - géographie)

### QUEL ETAIT LE PROJET ?

Cette question renvoie d'abord à ceux qui en étaient porteurs. Qui l'a conçu? A quel moment? 4 gauchistes "inorganisés" militants-politiques-ne-militant-pas. Ne voyant rien d'autre à faire, on s'est réuni pour préparer le CAPES; en fait, on se réunissait plus pour se réunir que pour travailler. Par le fait de se réunir, on cherchait à s'affirmer. Le fait d'être un groupe nous permettait de ressentir notre force et donc d'envisager de faire quelque chose. D'autre part, préparer le CAPES entre gauchistes était insupportable: "on se sentait devenir con"

Cela s'est traduit en une volonté d'action symbolique sur l'amphi: lieu symbolique de l'ennui et du vide, et de la compétition dans la préparation du concours.

Le fait qu'on soit 4 mâles est inséparable de l'aspect affirmation de soi. L'investissement sexuel est évident.

### Le choix de l'action.

Il arrive dans une période où nous critiquons notre activité de l'an dernier, qui reposait sur une absence de considération du rapport de force nouveau créé après Mai. Toutes les actions de l'an dernier ont été la reproduction du type d'actions de Mai, sans tenir compte du fait que le pouvoir avait un temps d'avance et qu'il fallait créer un type d'action nouveau. Ces actions ont toutes consisté à aller tenir un discours "révolutionnaire" partout où cela était rendu possible par les événements et où les gens étaient suffisamment cons pour nous écouter (Université: lieu privilégié). La critique de ces actions mystifiantes implique la critique du rapport établi entre celui qui parle ou fait l'action et celui qui subit.

Aujourd'hui les gens ne sont pas agressés par un discours, quel qu'il soit. Le discours qui se veut argumentation, développement d'idée ne remplit plus cette fonction. La forme passe avant le contenu: le discours est un rôle de celui qui parle. Il y a décadence du pouvoir de la parole par rapport à celui des images.

Mai (= la libération de la parole) a participé à accentuer cette décadence. Sur le moment les mots étaient liés aux actions de Mai, la force des mots de Mai résultait de la force même du mouvement. Ensuite la récupération est précisément une récupération des mots, des signes. Ces mots perdent leur sens. Le langage est dévalorisé en tant qu'instrument

signifiant; il ne renvoie plus qu'à des images, des stéréotypes des marchandises consommables ( ex: les "grands" penseurs à la T.V. )

Notre intervention ne voulait pas être un discours universitaire ou politique, mais une rupture à provoquer dans le fonctionnement de l'amphi, c'est à dire dans la vie des gens en train de suivre un cours. Nous voulions une provocation à un niveau sexuel qui fasse apparaître les rapports assexués qui sont ceux de la fac.

Nous n'avions pas préparé cette action, ni cherché à la justifier, ni à prévoir ce qui allait se passer. C'était une espèce d'aventure dont nous avions besoin. Nous avons décidé de diffuser de la musique par magnétophone au milieu du cours la seule préparation a été le choix de la musique: la plus agressive possible, qui forme un ensemble de bruit non reconnaissables, musique qui ne renvoie qu'à elle-même, qui ne signifie rien. Nous avons d'autre part choisi le prof le plus "brillant" et le plus "à gauche" de la section; nous nous en prenions à l'université sous toutes ses formes, pas seulement aux plus criantes et aux plus décadentes.

### CE QU'IL S'EST PASSE :

Le vendredi de 10h à midi: cours d'Alfred, géographie du CAPES. Environ 200 étudiants. Le CAPES est un concours avec 5 à 10 % de réussite.

Ce jour-là: exposé d'un étudiant connu pour être un polard sur la géographie physique de la France; c'est le sujet qui est le plus emmerdant, de l'avis unanime, mais "qu'il faut savoir pour le concours", disent les étudiants. A cause de ce sujet présence exceptionnelle dans l'amphi d'un assistant spécialiste de géomorphologie ( Mandier).

L'amphi a deux niveaux: le rez de chaussée est un demi cercle horizontal; il est surplombé sur son pourtour par un "balcon" auquel on n'accède que par l'extérieur. Nous sommes en position stratégiquement favorable: 1<sup>er</sup> rang du balcon.

10h.30: nous mettons en marche le magnétophone qui émet des bruits bizarres au maximum de sa puissance: cela commence par des applaudissements coupés de silences; puis voix, bruits notes rires. Immédiatement la majorité des gens a du reconnaître au moins deux d'entre nous très connus comme "anars". Certains d'entre nous 4 étaient trop ostensiblement impassibles, d'autres guettaient les réactions; de toutes manières il nous a semblé que les gens nous ont tout de suite repérés comme les auteurs du bruit. Immédiatement les gens semblent surpris et sans autre réaction.

Tout de suite le prof entre en scène ( il était assis à un endroit d'où il ne pouvait nous voir ); il s'avance, nous repère; il nous connaît bien, tout de suite il nous interpelle d'en bas, quelque chose comme: "mais enfin, qu'est-ce que ça signifie?" Nous n'arrêtons pas la musique, nous entendons mal ce qu'il dit; il sort pour monter au "balcon". A sa suite

montent quelques étudiants de sexe masculin.

Nous n'arrêtons pas la musique. Les gens qui viennent s'entretenir avec nous ont leur voix couverte par la musique. Le reste de l'amphi suit la discussion uniquement visuellement ; le plus grand nombre en attend l'arrêt de la musique.

Allefred et Mandier croient que c'est contre les concours ils sont furax: "mais enfin expliquez vous!" Ils ont toujours pu discuter avec nous, ils sont montés pour parlementer, croyant que nous nous justifierions... Nous répondons par des phrases du genre: "ben oui quoi, on a interrompu le cours"... "non c'est pas spécialement contre ce cours... c'est comme ça, pour interrompre le cours...". Quand ils ont compris que nous ne nous justifierions pas, ils abandonnent la discussion et se retirent prudemment laissant la place à des étudiants qui déclarent vouloir nous vider.

Nous sommes placés en sorte que c'est du bout de la rangée qu'il faudrait qu'ils nous attaquent (s'ils le voulaient vraiment). Un seul d'entre nous suffit à les contenir: sans même se lever de son siège, par la seule force d'inertie. Les menaces et les insultes pleuvent mais ils n'osent passer à l'acte.

Tout le monde regarde. Il y a comme ça un grand moment de flottement pendant lequel notre musique est victorieuse. Dans la situation nouvelle les gens sont incapables de manifester d'autres désir que celui du retour à la normale. La majorité n'a d'ailleurs pas eu à réagir; immédiatement le prof a joué son rôle, il est monté vers nous suivi de quelques mâles. Il était évident pour tout le monde que c'était le prof, le père, l'autorité, le mâle qui devait opérer le retour à la normale.

Il nous semble que : dès le début la chose a été perçue comme insupportable et pas du tout comme un canular. La première idée était: il faut arrêter cette musique ; ensuite sont venues les argumentations ("ce cours on en a besoin" "on veut préparer ce concours"). Il est remarquable qu'un fait si anodin (des gauchistes interrompant un cours) soit si traumatisant pour le prof comme pour les étudiants et que ce traumatisme déclenche si peu de réactions directes contre les auteurs de trouble.

Ceci est nouveau depuis l'événement de Mai et semble porter la marque de sa malédiction; la désacralisation du prof, du savoir, de l'université (vécue comme transgression du tabou) a laissé chez les étudiants une profonde culpabilité.

Ceux qui n'ont pas réalisé l'acte (mais qui le désiraient) s'en sentent coupables et veulent expier.

Actuellement le fonctionnement de l'université repose sur l'oubli de Mai (oubli de la transgression et de la culpabilité qu'elle entraîne). Notre intervention, dans l'amphi, vécue comme reproduction de Mai, réactualisait transgression et culpabilité. La seule réaction possible pour l'étudiant était de vouloir continuer l'oubli, de vouloir nier notre existence en se raccrochant à son rôle officiel dans l'amphi. Mais nous étions le nouveau pouvoir il n'a pu jouer ce rôle que d'une manière magique car

il avait peur de nous (réalisateurs de son désir et cause de la punition). Cela peut être mis en correspondance avec le stade de l'égalité des frères après le meurtre du père dans la horde primitive. (pour les rôles cf. +loin)

Ensuite nous arrêtons le magnéto pour la première fois. C'est l'autorité (Allefred) qui se met à parler ; il y voit, semble-t-il, une attaque personnelle ; nous lui répondons (qu'il n'y a aucune raison d'y voir une attaque personnelle). Il annonce qu'on va essayer de reprendre le cours, sinon il fera polycopier cet exposé très important car il ne veut pas que cet exposé précisément en souffre. C'est une capitulation ; nous disons : "d'accord" et nous remettons le magnéto en marche. Les profs en se levant donnent le signal de la fin du cours. Tous les étudiants se lèvent, un certain nombre s'en va définitivement ; la plupart reste par là. Nous mettons de la musique arabe assez chatoyante ; nous avons gagné ; le combat n'a duré qu'un quart d'heure environ.

Nous descendons en bas, personne ne nous adresse la parole, le prof parti nous sommes le pouvoir. Puis c'est l'agression en groupe contre nous quatre. "Allez ! expliquez vous maintenant Allez-y, osez dire pourquoi vous le faites ! vous ne savez même pas pourquoi vous faites ça !" Nous rigolons mais nous ne répondons pas. Nouvelle tentative des mâles pour nous vider, c'est la répétition caricaturale de la première tentative, ils s'approchent, veulent qu'on s'en aille, mais ne passent toujours pas à l'acte. Finalement nous disons que la seule justification de notre acte c'est que "maintenant c'est bien, les gens discutent de partout, il y a de l'agression dans l'air, on vit un peu, quoi !" ... "si vous voulez discuter, discutez, mais on ne va pas discuter du fait d'interrompre un cours, c'est tellement évident... tout le monde en a envie". Tous multiplient les attaques personnelles auxquelles nous rigolons, puis c'est l'entrée en scène des femmes.

La différence de comportement entre hommes et femmes de même que la différence dans notre comportement vis à vis des hommes et vis à vis des femmes a été un phénomène évident, qui nous a surpris nous même. Il faut noter que cela arrive dans un lieu où il n'y a officiellement aucune division sexuelle du travail, où les individus sont apparemment assexués.

Certaines femmes s'étaient exprimées en excitant les mâles ; d'une manière générale elles sont rares à nous avoir agressé directement. Cela ne veut pas dire qu'elles ont moins ressenti le traumatisme. Au contraire. Au début, derrière nous, une fille suppliait d'arrêter le magnéto. Elle ne donnait aucune justification, elle disait simplement ce qu'elle voulait ; elle le disait sans violence : "écoute arrête, arrête-le, ... etc..." elle n'a pas ajouté "tu sais bien que je t'aime, que c'est pour ton bien" ... mais presque.

La plupart de celles qui nous parle maintenant sont favorables, maternelles. Nous sommes incapables de les agresser; nous discutons avec elles; elles disent qu'il y a contradiction entre nos buts et nos moyens, et toutes ces sortes de choses. En somme parler avec nous, c'est pour elles (et pour nous) le moyen de faire tout rentrer dans l'ordre, c'est fini, on en parle. La réparation est commencée...

### CRITIQUE : LES ROLES

Il faut préciser le phénomène général de l'incapacité à nous agresser malgré toutes les justifications. La réactualisation de la transgression et de la culpabilité provoque chez les étudiants l'écroulement de leur système de justifications (système de défense).

Ceux qui supportent le moins (ceux qui ressentent le plus l'incapacité à nous agresser) fuient la situation créée; ils s'en vont.

La réaction générale consiste à s'en remettre à l'autorité pour que celle-ci les préserve de l'inconnu dangereux en prenant la décision à leur place. Les rapports réels de soumission au prof sont révélés par la rupture. La soumission habituelle devient soumission fasciste; mais l'autorité capitule; les étudiants se raccrochent alors à tout ce qu'il leur reste de l'ancien ordre dominant: leur rôle. Le rôle est l'image de soi agissant imposée par la société répressive à l'individu qui doit s'y conformer. Au lieu de profiter de la rupture pour libérer leurs désirs refoulés (suivre un cours, c'est en fait s'emmerder, se chatouiller, refouler tous ses désirs) les étudiants se comportent selon leur raison d'être officielle: étudiant-en-train-de-suivre-un-cours-pour-préparer-le-CAPES. Mais cela n'a plus aucune force: officiellement ils sont 200 à "vouloir" leur cours mais ils n'ont pas en fait l'agressivité nécessaire pour nous vider. Ils jouent notre expulsion comme sur un théâtre (comportement magique et non réel). Après coup ils se justifient en disant qu'ils n'ont pas voulu nous vider pour des tas de bonnes raisons; mais sur le moment ils avaient d'autres bonnes raisons pour le tenter.

Mais si subjectivement tous se sont réfugiés dans leurs justifications d'étudiants sérieux assexués, en réalité seuls les mâles ont tenté de les exprimer réellement. C'était dans leur rôle de mâle d'affirmer leur virilité. Par contre les femmes sont restées dans leur rôle de femme; elles ont refoulé en elles leur volonté d'agressivité, elles n'avaient pas d'autorité à manifester, car autorité=virilité, femme=soumission (il s'agit du rôle que la société assigne aux femmes). Entre elles et nous il n'y avait pas de compétition: elles ont reconnu notre prise de pouvoir.

Vis-à-vis des femmes, nous avons été incapables d'échapper à notre rôle de mâle: nous arrivons à ce que notre action a révélé de plus intéressant pour nous, c'est-à-dire ce qu'elle a révélé chez nous.

Les limites de notre tentative étaient contenues dans le projet lui-même: nous disions "c'est expérimental", nous nous donnions le rôle de voyeur, interprétant de l'extérieur. Cette séparation nous renvoyait à un rôle de militant politique, rôle que nous refusions. Luttant contre la séparation, nous avons reproduit la séparation. Nous attendions que les étudiants opèrent la rupture que nous cherchions dans notre propre vie. Nous-même, n'avons pas utilisé la rupture. Le plaisir venait du fait d'avoir créé la rupture. Nous sommes restés contemplatifs devant le spectacle de notre propre action. L'investissement sexuel s'est sublimé en volonté de puissance; ainsi le pouvoir que nous avons pris n'est pas apparu qualitativement autre que le pouvoir en place. Les besoins insatisfaits que nous pressentions n'ont pas commencé à se satisfaire.

Mais nous savons nous critiquer, nous saurons nous dépasser.

Lyon, le 18 Décembre 1969

TRACT n°2ter.

YVONNE.

(Texte dont nous ne connaissons pas l'origine)

Les copains disent: Est-ce que oui ou non on est d'accord pour faire de l'action illégale. Et on reste là médusé à regarder de l'intérieur de l'ordre où on colle, où on est pris, vers ce trou béant où on imagine qu'est la dite action illégale. Mais cette béance est insupportable, alors on la bouche, on l'habille avec des oripeaux pris n'importe où au vestiaire révolutionnaire. Ce n'est plus la transgression qui est en cause mais l'image de la transgression: on est révolutionnaire si on agit comme un révolutionnaire, et les révolutionnaires en images, ça met des bombes, ça tue, ça fait peur aux bourgeois; mais manque de pot toute cette production d'images est le fait de la bourgeoisie dont l'éthique la surdétermine complètement. ET finalement le seul critère c'est se faire arrêter, se faire reprendre dans l'ordre bourgeois le seul qu'on connaisse. On croirait qu'il n'y a qu'en rentrant dans l'ordre qu'on peut être sûr de l'avoir dérangé, mais c'est qu'on reste complètement fixé sur cet ordre et qu'on ne se place pas d'emblée dans un autre ordre, ailleurs, avec des incidences multiples, non codifiables sur l'ordre existant. xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx Ce qui est fantastique quand on se propose une action c'est qu'on va immédiatement chercher l'article du code qui définit la sanction. La liste des transgressions a déjà été fixée par la bourgeoisie, il n'y a donc plus de transgression. Tout ça par ce qu'on colle complètement violence symbolique et violence dans la réalité.

Un groupe de militants(3).

Il a été tiré 105 exemplaires sur papier ronéo, numéroté de 0 à 104.

NUMERO/

7

## GREVE CONTRE L'ENNUI

(Tract distribué dans un lycée de Valence )

Les profs font grève

les parents d'élèves font grève (par enfants interposés)

Tous les magouilleurs politicards, syndicalistes, idéologues, justifient ce qu'ils font "pour nous": augmentation du prix des pensions, pénurie d'effectifs, "démentellement" (chic) de l'enseignement, etc...

Et nous? Nous, les élèves, aux "pourquoi" ils font grève, on n'aurait que le droit de fermer notre gueule, de ne pas dire que lorsqu'on nous fait grévistes c'est pour nous échapper durant un jour à l'ennui produit par nos mornes études, notre survie dans le bahut?

Que c'est sêcher collectivement des cours fossoyeurs de notre vie?

On peut se rendre compte que ce décalage entre les raisons invoquées par les "responsables", et la situation ressentie par les intéressés, est semblable pour les jeunes travailleurs en grève.

Lycéens et jeunes travailleurs ont en commun de s'emmerder sur les lieux de leur misère, et de désirer en sortir. Devenant ainsi des anti-lycéens et des anti-travailleurs pouvant alors s'allier réellement pour combattre un pouvoir découvert dans la rue occupée.

Lorsqu'une grève est déclanchée, ou lorsque vous sêchez un cours, inscrivez comme motif: GREVE CONTRE L'ENNUI QUOTIDIEN PRODUIT PAR LE BAHUT, ainsi que l'on fait quelques copains le 18 Avril.

TOUT CE QUI COMBAT L'ENNUI EST UN PLAISIR.

TOUT CE QUI EST PLAISIR EST REVOLUTIONNAIRE

0.9  
Quelques uns qui sont avec nous décident aussi d'entrer, nous nous retrouvons une quinzaine, puis 10, puis nous mêmes.

L'entrée massive précédente a donc été effectivement déterminante.

A noter: Les jeunes qui forment cette masse étaient du village, connaissant donc bien les organisateurs, alors que ceux qui s'étaient joints à nous étaient, comme nous, étrangers au patelin.

D'autres possibilités sont offertes dans ce genre de bal de place publique par l'enlèvement des barrières, leur suppression ou leur recul dans l'espace (jusque dans la rue)

Une pratique de ce genre nous a valu un léger affrontement avec le service d'ordre organisateur.

Quelques remarques générales en guise de conclusion provisoire.

Le bal est un des lieux de l'exploitation quotidienne de notre vie.

Le pouvoir, à plusieurs endroits différents (cf les nouvelles données dans les journaux et celles qu'ils taisent) se trouve légèrement ébrayé par les quelques failles qui s'y produisent depuis quelques temps.

La subversion du bal s'intensifie en même temps que s'intensifie la repression de nos désirs par la réduction de l'espace temps de l'ombre de la "fête".

La lutte (de classe) pour la réalisation de nos désirs passe aussi par là.

Etant bien entendu que seuls les exploités ayant le bal inclus dans leur type de survie peuvent désirer quoi que ce soit sur ce plan là.

Note Dans la ville où j'habite et qui est le lieu des manifestations sus évoquées le pouvoir a construit le nouveau commissariat à quelques 20 mètres de la salle de bal ("salle des fêtes"). Il est entré en fonction vers le mois de septembre 69.

# SOMMAIRE

- LUTTES DE CLASSES ET MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE
- AUX POUBELLES LE DOUBLE POUVOIR
- DE LA LIAISON INTELLECTUELS-MANUELS COMME GADGET
- IMPROVISATIONS ET DETOURNEMENTS THEORIQUES SUR LA LUTTE DES CLASSES ET LE DESIR
- EVIDENCES SUR LA SUBJECTIVITE, LE DESIR, ET LE PROLETARIAT

## DOCUMENTS:

- 1) les bals lieux de pouvoir [Valence]
- 2) la grève du sexe [Chambéry]
- 3) contre manifeste sur la sexualité [Grenoble]
- 4) les pieds dans la plaie [Privas]
- 5) Interruption d'un cours de géographie [Lyon]
- 6) Yvonne, tract n°2 ter [Paris]
- 7) Grève contre l'ennui [Valence]
- 8) Soutenons la grève des éboueurs.  
Renversons les poubelles..!

adresse: Jean Francoz 29 rue des Champs Elysées  
-38- GRENOBLE -

N° C.C.P.: 2367 - 90 - Lyon

Prix du N° : 2,50 Frs

l'abonnement : 10 Frs

Imp. spé.: Radia  
3 rue liberty  
sète